

PATRICIA
BRIGGS

ALPHA
&
OMEGA

L'ORIGINE



PATRICIA BRIGGS ALPHA & OMEGA

L'ORIGINE

«J'adore ces livres.»

CHARLAINE HARRIS, auteure de *TRUER BLOOD*

Le prologue de la nouvelle série dans l'univers de
Mercy Thompson!

Découvrez la rencontre d'Anna, une jeune louve
battue et violée, et de Charles, le fils du chef des
loups-garous d'Amérique du Nord.

Envoyé par son père pour démêler une affaire
délicate à Chicago, Charles est accueilli par Anna,
que sa meute traite en esclave. Leurs regards se
croisent et il comprend qu'il va devoir apprivoiser
cette farouche jeune femme qui est bien plus que ce
qu'elle ne paraît...



Traduit de l'anglais États-Unis par Elvénor Bréghier

Illustrations de couverture: © Maurice Maatjeff

ISBN: 978-2-4112-4498-3

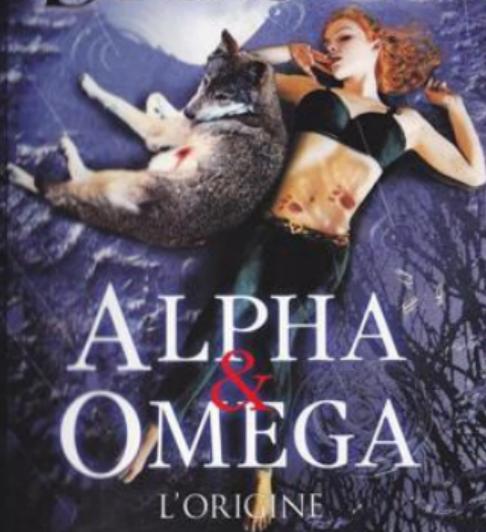
INÉDIT



ALPHA & OMEGA

PATRICIA BRIGGS

PATRICIA BRIGGS



ALPHA & OMEGA

L'ORIGINE



Le vent était frais et le froid lui gelait le bout des orteils. Un de ces jours elle allait craquer et acheter des bottes... si seulement elle n'avait pas besoin de manger.

Anna sourit et enfonça le nez dans sa veste, se traînant sur le dernier kilomètre jusqu'à chez elle.

C'est vrai, être un loup-garou lui donnait une plus grande force et une meilleure endurance, même sous forme humaine. Mais les douze heures de service qu'elle venait de finir chez *Scorci 's* suffisaient à rendre même ses os douloureux. On aurait pu penser que les gens avaient mieux à faire qu'aller manger au restaurant italien le soir de Thanksgiving Tim, le propriétaire (qui était irlandais et non italien, bien qu'il fasse les meilleurs gnocchis de Chicago), la laissait faire des heures sup... Même s'il ne la laissait pas travailler plus de cinquante heures par semaine. Le plus gros bonus était le repas gratuit qu'elle prenait à la fin de chaque service. Même ainsi, elle craignait d'avoir à chercher un deuxième job pour couvrir ses dépenses : la vie de loup-garou, avait-elle découvert, était aussi coûteuse sur le plan financier que sur le plan personnel.

Elle déverrouilla la porte du hall. Il n'y avait pas de courrier dans sa boîte, aussi prit-elle les lettres et le journal de Kara, puis elle monta l'escalier jusqu'à l'appartement de celle-ci, au deuxième étage. Quand elle ouvrit la porte, Souricier, le chat siamois, lui jeta un coup d'œil, cracha, et disparut sous le canapé.

Cela faisait six mois qu'elle le nourrissait chaque fois que sa voisine était absente ; ce qui arrivait souvent puisque Kara travaillait dans une agence de voyages spécialisée dans les circuits. Mais Souricier la détestait toujours. Depuis sa cachette il pesta contre elle, comme seuls les siamois savent le faire.

Avec un soupir, Anna jeta les lettres et le journal sur la petite table de la salle à manger et ouvrit une boîte de nourriture pour chat, la posant à terre près de la gamelle d'eau. Elle s'assit à table et ferma les yeux. Elle était prête à rentrer dans son propre appartement, un étage au-dessus, mais elle devait attendre que le chat ait mangé. Si elle se contentait de le laisser là, à son retour le lendemain matin elle retrouverait la boîte intacte. Il pouvait bien la détester, Souricier ne mangerait pas s'il n'y avait pas quelqu'un avec

lui... même si ce quequ'un était un loup-garou en qui il n'avait pas confiance.

En général, elle allumait la télévision et regardait un programme au hasard, mais ce soir-là elle était trop fatiguée pour faire un effort, aussi déplia-t-elle le journal pour voir ce qui s'était passé depuis la dernière fois qu'elle en avait ouvert un, deux ou trois mois auparavant.

Elle parcourut les gros titres sans intérêt. Toujours plaintif, Souricier sortit et se rendit à contrecœur dans la cuisine.

Elle tourna la page pour qu'il sache qu'elle était vraiment en train de lire, et prit une brusque inspiration en voyant la photo d'un jeune homme. C'était un portrait, manifestement une photo de classe, et à côté un cliché similaire d'une jeune fille du même âge. Le titre annonçait : « Du sang retrouvé sur la scène du crime des disparus de Naperville ».

Elle lut avec affolement le résumé de l'affaire pour ceux qui, comme elle, avaient raté les premiers comptes-rendus.

Deux mois auparavant, Alan MacKenzie Frazier avait disparu d'un bal de promo la nuit même où le corps de sa petite amie avait été découvert dans la cour du lycée. La cause de la mort était difficile à établir car le cadavre de la jeune fille avait été lacéré par des bêtes sauvages - une meute de chiens errants troublait le voisinage depuis quelques mois. Les autorités ne savaient pas avec certitude si le garçon disparu devait être considéré comme suspect. La découverte de taches de sang les avait conduits à penser qu'il était lui aussi une victime.

Anna effleura l'image du visage souriant d'Alan Frazier. Elle savait. Elle savait.

Elle se leva d'un bond, sans tenir compte du miaulement mécontent de Souricier, et laissa couler l'eau froide du robinet de la cuisine sur ses poignets pour calmer sa nausée. *Ce pauvre garçon.*

Il fallut encore une heure à Souricier pour finir de manger. Anna avait alors déjà mémorisé l'article... et pris une décision. En vérité, elle avait su dès la première lecture, mais il lui avait fallu une heure entière pour trouver le courage de passer à l'acte : s'il y avait bien une chose qu'elle avait apprise au cours de ses trois années en tant que loup-garou, c'était qu'il valait mieux éviter de faire quoi que ce soit susceptible d'attirer l'attention d'un des loups

dominants. Téléphoner au Marrok, le loup qui dirigeait tous les loups d'Amérique du Nord, attirerait à coup sûr son attention.

Elle n'avait pas le téléphone dans son appartement, alors elle emprunta celui de Kara. Elle attendit que ses mains et sa respiration se calment, mais comme cela ne semblait pas près d'arriver, elle composa malgré tout le numéro inscrit sur le papier froissé.

Trois sonneries et elle se rendit compte que, s'il était bien 1 heure du matin à Chicago, il n'en serait pas de même dans le Montana... puisque c'était l'indicatif téléphonique de cette région qu'elle venait de composer. Y avait-il deux ou trois heures de décalage ? Était-il plus tôt ou plus tard ? Elle raccrocha aussitôt.

Qu'allait-elle lui dire, de toute façon ? Qu'elle avait vu le garçon, à l'évidence victime d'une attaque de loups-garous, des semaines après sa disparition, dans une cage chez son Alpha ? Qu'elle pensait que son Alpha avait ordonné l'attaque ? Tout ce que Léo avait à faire était de dire au Marrok qu'il avait par hasard découvert l'adolescent après, qu'il n'avait pas autorisé tout cela.

Peut-être était-ce le cas. Peut-être tirait-elle des conclusions d'après sa propre expérience.

Elle ne savait même pas si le Marrok serait mécontent. Peut-être les loups-garous étaient-ils autorisés à attaquer qui bon leur semblait. Elle en était d'ailleurs passée par là.

Elle se détourna du téléphone et vit le visage du garçon, qui l'observait depuis le journal ouvert.

Elle le regarda encore un moment, puis composa de nouveau le numéro : à coup sûr, le Marrok serait furieux de la publicité que l'affaire avait causée. Cette fois-ci, on répondit à son appel dès la première sonnerie.

—*Ici Bran.*

Il n'avait pas l'air menaçant.

—Je m'appelle Anna, dit-elle, espérant que sa voix ne tremblait pas.

Il fut un temps, songea-t-elle un peu amèrement, où elle n'avait pas peur de son ombre. Qui aurait cru que sa transformation en loup-garou l'aurait changée en trouillarde ? Mais elle savait désormais que les monstres étaient réels.

Elle avait beau être en colère contre elle-même, elle ne put

forcer un seul mot à franchir ses lèvres. Si Léo apprenait qu'elle avait appelé le Marrok, elle pouvait tout aussi bien se tuer avec cette balle en argent qu'elle avait achetée quelques mois plus tôt et lui épargner cet effort.

— *Tu appelles de Chicago, Anna ?*

Elle en fut surprise un moment, puis comprit qu'il devait avoir un téléphone avec présentation du numéro. Il ne semblait pas en colère qu'elle l'ait dérangé... et cette attitude n'était pas typique des dominants qu'elle avait rencontrés jusque-là. Peut-être était-il secrétaire, ou quelque chose du genre. Voilà qui aurait été plus logique. Le numéro personnel du Marrok ne devait sûrement pas circuler aussi facilement.

L'espoir que son interlocuteur n'était pas le Marrok lui permit de se calmer. Même Léo avait peur de lui. Elle ne prit pas la peine de répondre à sa question : il avait déjà la réponse.

—J'ai appelé pour parler au Marrok mais peut-être pourriez-vous m'aider.

Il y eut une pause, puis Bran dit, un peu à regret :

—*Je suis le Marrok, mon enfant.*

La panique revint, mais, avant qu'elle ait pu s'excuser et raccrocher, il dit d'une voix apaisante :

— *Tout va bien, Anna. Tu n'as rien fait de mal. Dis-moi pourquoi tu as appelé.*

Elle prit une profonde inspiration, consciente que c'était là sa dernière chance d'oublier ce qu'elle savait et de se protéger.

Au lieu de ça, elle parla de l'article dans le journal... et du fait qu'elle avait vu le garçon disparu dans la maison de Léo, dans une des cages qu'il gardait pour les jeunes loups.

—*Je vois,* murmura le loup à l'autre bout de la ligne.

—Je ne pouvais pas prouver qu'il y avait un problème jusqu'à ce que je voie le journal, lui dit-elle.

—*Léo sait-il que tu as vu le garçon ?*

—Oui.

Il y avait deux Alphas dans la région de Chicago. Elle se

demanda brièvement comment il avait su duquel elle parlait.

— *Comment a-t-il réagi ?*

Anna déglutit avec peine, tentant d'oublier la suite des événements. Après l'intervention de la compagne de Léo, l'Alpha avait pratiquement cessé de la faire passer aux autres loups pour leur plaisir, mais Léo avait estimé que Justin méritait une récompense. Elle n'était pas obligée de le dire au Marrok, n'est-ce pas ?

Il la sauva de l'humiliation en clarifiant sa question.

—*Était-il en colère que tu aies vu le garçon ?*

—Non. Il était... content de l'homme qui le lui avait ramené.

Il y avait encore du sang sur le visage de Justin, et il puait l'excitation de la chasse.

Léo avait aussi été content quand Justin lui avait ramené Anna. C'était Justin qui avait été en colère : il n'avait pas compris qu'elle était un loup soumis. « Soumis » signifiait que la place d'Anna était tout en bas de l'échelle dans la hiérarchie de la meute. Justin en avait rapidement conclu que la Changer avait été une erreur. Elle le pensait aussi.

—*Je comprends. (Pour une raison quelconque, elle eut l'étrange sentiment que le Marrok comprenait vraiment.) Où es-tu en ce moment, Anna ?*

—Chez une amie.

— *Un autre loup-garou ?* —Non.

Puis, prenant conscience qu'il pourrait penser qu'elle avait révélé sa véritable nature à quelqu'un

- chose qui était strictement interdite -, elle s'empressa d'expliquer :

—Ma voisine est absente et je m'occupe de son chat. Je n'ai pas le téléphone alors j'en ai profité pour utiliser le sien.

—*Je vois, dit-il. Je veux que tu restes à l'écart de Léo et de ta meute pour le moment: ça pourrait être dangereux si quelqu'un s'apercevait que tu m'as appelé.*

Il s'agissait d'un euphémisme.

—D'accord.

—*il se trouve, dit le Marrok, que j'ai récemment été mis au*

courant de problèmes à Chicago.

(Elle comprit alors qu'elle venait de tout risquer pour rien et elle n'entendit pas la suite de ses propos.)

En temps normal, j'aurais contacté la meute la plus proche. Néanmoins, Léo assassine des gens, et je ne vois pas comment l'autre Alpha de Chicago ne serait pas au courant. Vu que Jaimie ne m'a pas contacté, je dois supposer que les deux Alphas sont impliqués à un degré ou un autre.

—Ce n'est pas Léo qui crée les loups-garous, lui dit-elle. C'est Justin, son premier lieutenant.

— *L'Alpha est responsable des actions de sa meute, répondit froidement le Marrok j'ai envoyé un... enquêteur. Il est en route pour Chicago ce soir. J'aimerais que tu ailles à sa rencontre.*

Et c'est ainsi qu'Anna avait fini nue entre deux voitures garées au beau milieu de la nuit à l'aéroport international O'Hare. Elle n'avait ni voiture ni argent pour le taxi, mais à vol d'oiseau l'aéroport n'était qu'à huit kilomètres de son appartement. Il était minuit passé. La louve d'Anna était noire et élancée mais petite pour un garou. Il y avait peu de chances que quelqu'un l'aperçoive et la prenne pour autre chose qu'un chien errant.

Il faisait plus froid et elle frissonna en enfilant le tee-shirt qu'elle avait apporté. Il n'y avait pas la place dans son petit sac à dos pour son manteau, une fois qu'elle y avait fourré ses chaussures, son jean et un haut, et tout cela était bien plus nécessaire.

Elle n'était jamais allée à O'Hare avant, et il lui fallut un moment pour trouver le bon terminal.

Le temps qu'elle y arrive, il était déjà là à l'attendre. Ce n'est qu'après avoir raccroché le téléphone qu'elle avait pris conscience que le Marrok ne lui avait pas décrit son enquêteur. Elle s'en était inquiétée pendant tout le trajet jusqu'à l'aéroport, ce qui s'était révélé inutile : on ne pouvait pas le rater. Même dans le terminal bondé, les gens s'arrêtaient pour l'observer avant de détourner le regard.

Les Amérindiens, bien que plutôt rares à Chicago, n'étaient

pas inconnu au point d'attirer l'attention de tous comme il le faisait. Les humains qui passaient à côté de lui n'auraient pas su dire pourquoi leurs regards étaient invariablement attirés vers lui; mais Anna le savait. C'était commun aux loups très dominants. Léo était ainsi, lui aussi... mais pas à ce point.

Il était grand, encore plus grand que Léo, et ses longs cheveux noirs étaient attachés en une tresse épaisse qui oscillait en dessous de sa ceinture de cuir et de perles. Son jean était sombre et semblait neuf, ce qui contrastait avec ses santiags abîmées. Il tourna un peu la tête, et les clous en or à ses oreilles reflétèrent la lumière. Il n'avait pourtant pas l'air du genre d'homme à se percer les oreilles.

Sa peau était jeune et lisse, de la couleur du teck, ses traits larges et plats arboraient une expression oppressante de neutralité. De ses yeux noirs, il balaya lentement la foule animée, à l'affût. Il s'arrêta sur elle un instant, et elle dut reprendre son souffle sous l'impact. Puis il se détourna.

Charles détestait prendre l'avion. Il détestait particulièrement prendre l'avion quand quelqu'un d'autre était aux commandes. Il aurait piloté lui-même jusqu'à Salt Lake City, mais faire atterrir son petit jet à Chicago aurait pu alerter sa proie... et il préférait prendre Léo par surprise. D'ailleurs, depuis qu'on avait fermé Meigs Field, il avait arrêté de piloter lui-même jusqu'à Chicago. Il y avait trop de trafic à O'Hare et Midway.

Il détestait les grandes villes. Trop d'odeurs lui encombraient le nez, tellement de bruit qu'il saisissait des bribes d'une centaine de conversations différentes malgré lui... alors qu'il pouvait rater le son d'une approche furtive dans son dos. Quelqu'un lui était rentré dedans sur la passerelle alors qu'il quittait l'avion, et il avait dû faire un effort pour se retenir de lui rendre la pareille, en plus violent. Se rendre à O'Hare en pleine nuit lui avait au moins épargné le plus gros de la foule, mais il y avait toujours trop de gens autour de lui pour qu'il soit à l'aise.

Il détestait aussi les téléphones portables. Quand il avait rallumé le sien après l'atterrissage, un message de son père l'attendait. Au lieu de se rendre au comptoir de location de voitures, il allait devoir localiser une femme et se la coltiner pour empêcher que Léo ou ses frères loups la tuent.

Tout ce qu'il avait, c'était un prénom : Bran n'avait pas jugé utile de lui fournir une description.

Il s'arrêta après le portique de sécurité et laissa son regard errer au hasard, espérant qu'il i couvrirait la femme grâce à son instinct. En temps normal, il pouvait sentir un autre loup-garou, mais la ventilation de l'aéroport tenait son odorat en échec. Son attention se porta en premier sur une jeune fille au teint blanc d'Irlandaise, aux cheveux bouclés couleur whisky, et au regard fuyant de quelqu'un que l'on battait régulièrement. Elle avait l'air épuisée, gelée, et beaucoup trop mince, cette constatation le mit en colère et il était déjà bien trop irrité pour être inoffensif, aussi se força-t il à détourner les yeux.

Il y avait une femme vêtue d'un tailleur dont la couleur se mariait à la teinte chocolat de sa peau.

Elle n'avait pas une tête à s'appeler Anna, mais à voir sa posture, il l'imaginait facilement défier son Alpha et appeler le Marrok. A l'évidence, elle attendait quelqu'un. Il esquissa un pas dans sa direction, mais son expression changea soudain lorsqu'elle aperçut la personne qu'elle cherchait...

et ce n'était pas lui.

Il se remit à parcourir l'aéroport du regard quand une petite voix hésitante juste à sa gauche dit :

—Monsieur, vous venez du Montana ?

C'était la fille aux cheveux couleur whisky. Elle avait dû s'approcher de lui à son insu... chose qu'elle n'aurait pas pu faire s'il ne s'était pas trouvé au beau milieu d'un satané aéroport.

Au moins, il n'avait plus à chercher le contact de son père. À cette distance, même les courants d'air artificiels ne pouvaient dissimuler sa véritable nature de loup-garou. Cependant, ses autres sens lui indiquaient qu'elle était aussi quelque chose de bien plus rare.

Au début, il crut qu'elle était soumise. La plupart des loups-garous étaient plus ou moins dominants. Les gens d'une nature plus douce n'étaient habituellement pas assez acharnés pour survivre à la brutale transformation d'humain en loup-garou. Ce qui signifiait que les loups-garous soumis étaient peu nombreux et vivaient loin des autres.

Puis il se rendit compte que la disparition soudaine de sa colère et le désir irrationnel de la protéger du flot des passants indiquaient autre chose. Elle n'était pas un loup soumis, bien que beaucoup puissent s'y tromper : elle était

un Oméga.

Aussitôt il prit conscience que, quoi qu'il arrive à Chicago, il tuerait tous ceux qui avaient contribué à la maltraiter.

De près, il était encore plus impressionnant ; elle pouvait sentir son énergie l'effleurer comme un serpent goûtant sa proie. Anna garda les yeux rivés au sol, attendant sa réponse.

—Je suis Charles Cornick, dit-il. Le fils du Marrok. Tu dois être Anna. (Elle acquiesça.) Tu es venue en voiture ou tu as pris un taxi ?

—Je n'ai pas de voiture.

Il grogna quelque chose d'incompréhensible.

—Tu sais conduire ? (Elle fit « oui » de la tête.)

—Bien.

Elle conduisait bien, peut-être trop prudemment... ce qui convenait parfaitement à Charles mais ne l'empêcha pas de s'agripper au tableau de bord d'une main. Elle n'avait rien répondu quand il lui avait dit de les conduire à son appartement, mais la consternation qu'elle ressentait ne lui avait pas échappé.

Il aurait pu lui dire que son père lui avait ordonné de la garder en vie s'il le pouvait et que, pour ce faire, il devait rester près d'elle. Mais il ne voulait pas l'effrayer plus qu'elle l'était déjà. Il aurait pu lui dire qu'il n'avait aucune intention de coucher avec elle, mais il essayait de ne pas mentir. Pas même à lui-même. Il garda donc le silence.

Alors qu'elle les conduisait sur l'autoroute dans le 4x4 de location, Frère Loup était passé de la rage assassine causée par l'avion bondé à une agréable sérénité que Charles n'avait jamais ressentie auparavant. Les deux autres Oméga qu'il avait rencontrés au cours de sa longue existence lui avaient donné le même sentiment, mais pas à ce point-là.

C'est ce qu'on doit ressentir quand on est totalement humain.

La colère et la prudence du chasseur qui dominaient toujours son loup n'étaient qu'un souvenir diffus, ne laissant

qu'une détermination à prendre cette femme pour compagne... Charles n'avait jamais ressenti cela.

Elle était assez jolie, même s'il aurait voulu la voir avec quelques kilos de plus et apaiser la méfiance qui lui contractait les épaules. Frère Loup voulait coucher avec elle et la revendiquer comme sienne. De nature plus prudente, lui, attendrait de la connaître un peu mieux avant de se décider à lui faire la cour.

—Mon appartement n'est pas terrible, dit-elle dans un effort évident pour briser le silence.

Au léger raclement de sa voix, il comprit qu'elle avait la gorge sèche.

Elle avait peur de lui. Étant l'exécuteur choisi par son père, il avait l'habitude d'être craint, même si cela ne lui avait jamais plu.

Il s'appuya contre la portière pour lui donner un peu plus d'espace et regarder les lumières de la ville, a li n qu'elle se sente libre de lui jeter un coup œil à la dérobée si elle le souhaitait. Il s'était tenu tranquille, espérant qu'elle s'habituerait à lui, mais il pensait désormais qu'il s'agissait peut-être d'une erreur.

—Ne t'inquiète pas, lui dit-il. Je ne suis pas maniaque. Quel que soit l'aspect de ton appartement, il est à coup sûr plus civilisé que le le tipi dans lequel j'ai grandi.

—Un tipi?

—Je suis un peu plus vieux que j'en ai l'air ,dit-il avec un léger sourire. Il y a deux cents ans, un tipi était une habitation de luxe, dans le Montana.

Comme la plupart des vieux loups, il n'aimait pas parler du passé, mais il découvrit qu'il était capable de faire pire pour la mettre à l'aise.

—J'avais oublié que vous pouviez être plus âgé que vous en avez l'air, dit-elle en guise d'excuse.

Elle avait vu son sourire, pensa-t-il, parce que sa peur sembla diminuer de manière appréciable.

—Il n'y a aucun vieux loup dans la meute, ici.

—Quelques-uns, la contredit-il, remarquant qu'elle avait dit «

la meute » et non « ma meute ».

Léo avait soixante-dix ou quatre-vingts ans, et sa femme était bien plus âgée... suffisamment âgée pour être capable d'apprécier la chance d'avoir un Oméga, au lieu de la rabaisser à cet état d'enfant humiliée qui reculait dès qu'il la regardait trop longtemps.

—Il peut être difficile de déterminer l'âge d'un loup. La plupart d'entre nous n'en parlent pas.

C'est déjà suffisamment difficile de s'adapter, sans être obligé en plus d'évoquer le temps passé.

Elle ne répondit pas, et il chercha un autre sujet de discussion. La conversation n'était pas son point fort; il laissait cela à son père et à son frère, qui avaient tous deux la langue agile.

—De quelle tribu êtes-vous issu? demandât-elle avant qu'il trouve un nouveau sujet. Je ne connais pas grand-chose aux tribus du Montana.

—Ma mère était salish, dit-il. De la tribu des Têtes-Plates.

Elle jeta un coup d'œil furtif à son front parfaitement normal. Ah, pensa-t-il, il pouvait lui raconter une bonne histoire.

—Sais-tu comment les Têtes-Plates ont obtenu leur nom ?

Elle secoua la tête. Son visage était si solennel qu'il fut tenté d'inventer quelque chose pour la taquiner. Mais il ne la connaissait pas assez pour cela, alors il lui raconta la vérité.

—Beaucoup de tribus indiennes du bassin de la Columbia, autres que les Salish, avaient l'habitude d'aplatir le front de leurs bébés... les têtes-Plates étaient parmi les quelques tribus qui ne le faisaient pas.

—Alors pourquoi sont-ils ceux que l'on appelle les Têtes-Plates ? demanda-t-elle

—Parce que les autres tribus n'essayaient pas de modifier leur front, mais de se créer un pic sur le haut du crâne. Comme les Têtes-Plates ne le faisaient pas, les autres tribus nous appelaient «

têtes plates ». Ce n'était pas un compliment. (L'odeur de sa peur s'estompa au fur et à mesure que l'histoire.) Nous étions les cousins laids et barbares, vois-tu. (Il rit.) Ironie du sort, les t rappeurs blancs comprirent mal le nom. Pendant longtemps nous avons été tristement célèbres pour une coutume que nous ne pratiquions pas. Alors les hommes

blancs, comme nos cousins, ont pensé que nous étions des barbares.

—Vous avez dit que votre mère était salish, dit-elle. Le Marrok est-il amérindien ?

Il secoua la tête.

—Père est gallois. Il est venu ici pour chasser à l'époque des trappeurs, et il est resté parce qu'il est tombé amoureux de l'odeur de pin et de neige.

Son père l'avait juste décrit ainsi. Charles se surprit à sourire encore, un vrai sourire cette fois-ci, et il la sentit se détendre un peu plus... et son visage ne lui faisait pas mal du tout. Il devrait appeler son frère Samuel pour lui dire qu'il avait finalement appris que son visage ne craquerait pas s'il souriait. Pour le comprendre il lui avait suffi d'un loup Oméga.

Elle tourna dans une ruelle et entra dans un petit parking derrière un de ces immeubles en briques à trois étages omniprésents dans les vieilles banlieues de cette partie de la ville.

—Dans quelle ville sommes-nous? demanda-t-il

—Oak Park, répondit-elle. La patrie de Frank Lloyd Wright, d'Edgar Rice Burroughs et chez *Scorci 's*.

—Chez *Scorci 's* ?

Elle acquiesça et descendit de voiture d'un bond.

—Le meilleur restaurant italien de Chicago, et mon actuel employeur.

Ah. Voilà pourquoi elle sent l'ail.

—Donc ton opinion est impartiale ?

Il se glissa hors de la voiture avec soulagement. Son frère se moquait de son dégoût des voitures alors même qu'un accident grave ne risquait certainement pas de lui être fatal. Mais Charles ne s'inquiétait pas de mourir... c'était juste que les voitures étaient trop rapides. Il n'avait pas pu sentir la terre qu'ils traversaient. Et s'il s'assoupissait un peu pendant le voyage, les voitures ne pouvaient pas suivre une piste d'elles-mêmes. Il préférait les chevaux.

Quand il eut pris sa valise dans le coffre, Anna n'ouvrit pas la voiture à distance. La voiture klaxonna une fois, le faisant sursauter, et il lui jeta un regard courroucé. Quand il se retourna, Anna regardait intensément le sol.

La colère qui s'était dissipée en sa présence resurgit pleinement face à la puissance de sa peur.

Quelqu'un l'avait vraiment maltraitée.

—Désolée, murmura-t-elle.

Si elle avait été sous sa forme de loup, elle aurait caché sa queue entre ses pattes.

—De quoi ? demanda-t-il, incapable de refréner la rage qui avait fait baisser sa voix d'une octave. Parce que les voitures me rendent nerveux ? Ce n'est pas ta faute.

Alors qu'il essayait de reprendre le contrôle du loup, il comprit que cette fois-ci il allait devoir être prudent. D'habitude, quand son père l'envoyait régler un problème, il pouvait le faire la tête froide. Mais avec un loup Oméga traumatisé à ses côtés, un loup qui, découvrirait-il, lui correspondait de bien des manières, il allait devoir tenir la bride à son humeur.

—Anna, poursuivit-il en reprenant le contrôle. Je suis l'exécuteur de mon père. C'est mon rôle en tant que premier lieutenant. Mais ça ne veut pas dire que j'y prenne plaisir. Je ne vais pas te blesser, parole d'honneur.

—Oui, monsieur, dit-elle, visiblement dubitative.

Il se rappela que la parole d'un homme ne comptait pas beaucoup de nos jours. La sentir dégager plus de colère que de peur l'aida à se contrôler... elle n'avait pas été complètement brisée.

S'il essayait encore de la rassurer, ses tentatives auraient probablement l'effet opposé. Elle devrait apprendre à accepter le fait qu'il était un homme de parole. Cela lui donnerait matière à réfléchir.

— En outre, lui dit-il doucement, mon loup est plus intéressé à l'idée de te faire la cour qu'à imposer sa dominance.

11 la dépassa puis il sourit tandis que la peur et la colère de la jeune femme disparaissaient, remplacées par le choc... et quelque chose qui pouvait passer pour un semblant d'intérêt.

Elle avait les clés de la porte extérieure du bâtiment et elle

le guida sans le regarder à travers le hall jusqu'à l'escalier. Avant qu'elle ait atteint le second palier, son odeur ne trahissait plus que tic la fatigue.

Elle peinait à monter l'escalier jusqu'au dernier étage. Sa main trembla quand elle essaya d'insérer la clé dans la serrure de l'une des deux portes se trouvant sur ce palier. Il fallait qu'elle mange plus. Les loups-garous ne devaient pas se laisser dépérir ainsi... cela pouvait être dangereux pour leur entourage.

Il avait dit qu'il était un exécuteur envoyé par son père pour résoudre les problèmes parmi les loups-garous. Il devait être encore plus dangereux que Leo lui-même pour avoir survécu à un tel rôle. Elle pouvait sentir à quel point il était dominant et elle savait comment se comportaient les Alphas. Elle devait rester vigilante, prête à esquiver un éventuel geste agressif... prête à faire face à la douleur et à la panique pour éviter de fuir et d'aggraver la situation.

Alors pourquoi donc se sentait-elle de plus en plus en sécurité à mesure qu'ils se côtoyaient ?

Sans un mot, il l'avait suivie dans l'escalier sur trois étages et elle refusait de s'excuser de nouveau sur l'état de son appartement. Il s'était invité, après tout. C'était sa faute s'il se retrouvait à dormir sur un futon plutôt que dans un beau lit d'hôtel. Elle ne savait pas quoi lui donner à manger... avec un peu de chance, il aurait dîné durant le trajet. Le lendemain, elle devrait courir chercher quelque chose ; sur le frigo, le chèque du *Scorci* s attendait d'être déposé à la banque.

Autrefois, il y avait deux appartements identiques à son étage, mais pendant les années 1970, quelqu'un avait réagencé le troisième étage en un quatre pièces et son studio.

Son intérieur semblait miteux et vide, sans autre meuble que son futon, une petite table et deux chaises pliantes. Seul le parquet de chêne ciré lui donnait quelque attrait.

Elle jeta un coup d'œil à Charles alors qu'il passait la porte derrière elle, mais son visage restait impénétrable. Elle ne pouvait pas deviner ses pensées, même s'il lui sembla que ses yeux s'attardaient un peu sur le futon qui, s'il lui convenait à elle, serait beaucoup trop petit pour lui.

—La salle de bains est derrière cette porte, lui dit-elle inutilement, puisque la porte était ouverte et qu'on voyait la baignoire.

Il acquiesça, et la regarda avec des yeux que la faible lumière de son plafonnier obscurcissait.

— Dois-tu travailler demain ? demanda-t-il.

—Non. Pas avant samedi.

—Parfait. Nous pourrons parler demain matin.

Il prit sa petite valise avant d'entrer dans la salle de bains.

Elle essaya de ne pas écouter le bruit étranger d'un inconnu se préparant à aller se coucher tandis qu'elle fouillait dans le placard pour retrouver la vieille couverture qu'elle y rangeait, regrettant l'absence d'une jolie moquette bon marché à la place du sol en bois dur, certes agréable à l'œil mais froid sous la plante des pieds et dur contre son dos quand elle essaierait de dormir.

La porte s'ouvrit alors qu'elle était agenouillée par terre à plier la couverture pour en faire un matelas improvisé, placé à l'opposé de l'endroit où il dormirait.

—Vous pouvez prendre le lit, commença-t-elle avant de tourner la tête et de se trouver nez à nez avec un grand loup-garou brun-roux.

Il remua la queue et sourit de son évidente surprise, avant de la frôler et de se rouler en boule sur la couverture. Il se tortilla un peu puis posa la tête sur ses pattes avant et ferma les yeux. Elle se méfiait, mais il ne remua pas quand elle se rendit dans la salle de bains ni quand elle en revint vêtue de son jogging le plus chaud.

Elle n'aurait pas été en mesure de dormir avec un homme dans son appartement, mais d'une certaine façon le loup était moins menaçant. Ce loup-là était moins menaçant. Elle verrouilla la porte, éteignit la lumière et se glissa dans son lit, se sentant plus en sécurité qu'elle l'avait jamais été depuis la nuit où elle avait découvert que les monstres existaient en ce bas monde.

Le lendemain matin, elle ne s'inquiéta pas tout de suite des bruits de pas. La famille qui vivait sur son palier allait et venait à toute heure du jour et de la nuit. Elle attira l'oreiller sur sa tête pour étouffer le bruit, mais elle comprit que cette foulée alerte et efficace était celle de Kara... alors qu'elle

avait un loup-garou dans son appartement. Elle s'assit droite comme un « i » et regarda Charles.

Le loup était encore plus beau à la lumière du jour : sa fourrure vraiment rousse, constatat-elle, était mise en valeur par le noir du bout de ses pattes. Il redressa la tête quand elle s'assit et se leva en même temps qu'elle.

Elle posa un doigt sur ses lèvres quand Kara (toqua à la porte.

—Anna, tu es là, jeune fille ? Tu savais que quelqu'un s'était encore garé à ta place ? Tu veux que j'appelle la fourrière, ou tu as ramené un homme ici, pour une fois ?

Kara n'allait pas s'en aller comme ça.

—J'arrive, juste une minute.

Anna regarda autour d'elle désespérément, mais il n'y avait aucune cachette pour un loup-garou.

Il ne rentrerait pas dans le placard, et si elle fermait la porte de la salle de bains, Kara voudrait savoir pourquoi. Elle exigerait aussi de savoir pour quelle raison Anna se retrouvait subitement avec un chien de la taille d'un lévrier irlandais et pas vraiment affectueux dans son salon.

Elle jeta un coup d'œil paniqué à Charles puis se précipita vers l'entrée alors qu'il trottinait vers la salle de bains. Elle l'entendit refermer derrière lui alors qu'elle déverrouillait la porte.

—Je suis de retour ! dit Kara d'un ton joyeux en entrant, avant de poser deux sacs sur la table.

Sa peau noire comme la nuit semblait d'une couleur encore plus profonde que d'ordinaire, après sa semaine de soleil tropical.

—Je me suis arrêtée sur le chemin du retour et nous ai acheté de quoi petit-déjeuner. Ce que tu manges ne suffirait pas à une souris.

Elle remarqua la porte fermée de la salle de bains.

—Tu as vraiment quelqu'un chez toi.

Elle sourit, mais son regard était méfiant. Kara ne cachait pas son aversion pour Justin qu'Anna lui avait présenté, de

manière assez véridique, comme son ex-petit ami.

— Hmm.

Anna était consciente que Kara ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas vu qui occupait la salle de bains. Pour une raison quelconque, Kara avait pris Anna sous son aile le jour même où elle avait emménagé, peu après son Changement.

À cet instant précis, Charles ouvrit la porte de la salle de bains et apparut sur le seuil.

— Aurais-tu un élastique, Anna ?

Il était habillé et avait repris forme humaine, mais Anna savait que c'était impossible. Il s'était écoulé à peine cinq minutes depuis son entrée dans la pièce, et il fallait bien plus de temps à un loup-garou pour redevenir humain.

Elle jeta un regard affolé à Kara... mais sa voisine était trop occupée à regarder fixement l'

homme sur le seuil de la salle de bains pour remarquer que son amie était sous le choc.

L'expression captivée de Kara incita Anna à observer de nouveau l'homme. Elle devait l'

admettre : Charles, avec ses cheveux noir bleuté lui tombant jusqu'à la taille en une épaisse vague qui lui donnait l'air étrangement nu, malgré un jean et une chemise de flanelle tout à fait respectables, valait le coup d'œil. Il décocha un petit sourire à Kara avant de reporter son attention sur Anna.

— J'ai l'impression d'avoir égaré mon bandeau. En as-tu un autre ?

Elle lui adressa un brusque hochement de tête et le frôla pour entrer dans la salle de bains.

Comment avait-il pu changer aussi vite ? Mais elle pouvait difficilement lui poser la question, avec Kara dans la pièce.

Il sentait bon. Même après trois ans, c'était déconcertant de remarquer cela chez les gens. D'

habitude elle essayait d'oublier ce que lui disait son nez... mais elle dut se forcer pour ne pas s'arrêter et inspirer une grande bouffée de cette odeur tiède.

— Et vous êtes qui, vous ? demanda Kara avec méfiance.

—Charles Cornick.

Anna n'aurait pu dire, en entendant la voix de Charles, si l'hostilité de Kara à son égard l'agaçait ou non.

—Et vous êtes?

—Voici Kara, ma voisine du dessous, lui répondit Anna en lui tendant un bandeau alors qu'elle se glissait à côté de lui pour revenir dans la pièce principale. Désolée, j'aurais dû faire les

présentations. Kara, voici Charles Cornick, qui vient du Montana; Charles, voici Kara Mosley, ma voisine du dessous. Maintenant serrez-vous la main et soyez aimables.

Elle avait admonesté Kara, qui pouvait se montrer acerbe quand elle prenait quelqu'un en grippe... mais Charles arqua un sourcil avant de se retourner vers Kara et de lui tendre sa longue main.

—Du Montana ? demanda Kara en lui rendant son étirement d'une pression ferme.

Il acquiesça et, d'un mouvement rapide et expérimenté, se tressa les cheveux.

—Mon père m'a envoyé ici parce qu'il a entendu dire qu'un homme faisait des misères à Anna.

Et avec cette seule phrase, Anna sut qu'il avait conquis Kara.

—Justin ? Vous allez vous occuper de ce connard ? (Elle jeta un regard appréciateur à Charles.) Vous m'avez l'air d'avoir la forme, ne le prenez pas mal... mais ce Justin, je ne m'y froterais pas.

J'ai vécu à Cabrini Green jusqu'à ce que ma mère ait l'intelligence de se trouver un bon mari. Ces cités, elles ont créé des prédateurs... le genre qui aime la violence gratuite. Justin a le même regard vide. La première fois que je l'ai vu, ça m'a ramenée vingt ans en arrière. Il a fait du mal à des gens et ça lui a plu. Vous ne lui ferez pas peur avec un simple avertissement.

Un rictus tordit les lèvres de Charles et son regard s'embrasa, modifiant son apparence tout entière.

—Merci pour les précisions, lui répondit-il.

Kara lui fit un signe de tête souverain.

—Telle que je connais Anna, il n'y a pas un gramme de nourriture dans tout l'appartement. Vous devez la nourrir, cette fille. Il y a des bagels et du fromage blanc dans les sacs sur la table... et non, je n'ai pas l'intention de rester. J'ai l'équivalent d'une semaine de boulot qui m'attend, mais je ne pouvais pas partir sans m'assurer qu'Anna mange.

—J'y veillerai, répondit Charles sans se départir de son petit sourire.

Kara se hissa sur la pointe des pieds et lui tapota la joue d'un geste maternel.

—Merci. (Elle serra brièvement Anna dans ses bras puis sortit une enveloppe de sa poche, qu'elle posa sur la table à côté des bagels.) C'est pour avoir gardé mon chat. Comme ça, je n'ai pas eu à l'emmener au chenil avec tous ces chiens qu'il déteste et payer quatre fois ce montant. Si je retrouve encore ça dans ma boîte à cookies, je le mets au chenil rien que pour te faire culpabiliser.

Puis elle partit.

Anna attendit que le bruit de ses pas atteigne le palier suivant, puis demanda :

— Comment avez-vous changé si vite ?

—Tu préfères à l'ail ou aux myrtilles ? demanda Charles en ouvrant le sac. (Elle ne répondit pas, et il posa les deux mains sur la table en soupirant.) Tu veux dire que tu n'as pas entendu l'histoire du Marrok et de sa femme indienne ?

Elle ne parvenait pas à déchiffrer le ton de sa voix et, comme il détournait le visage, elle ne pouvait pas non plus voir son expression.

—Non, dit-elle.

Il émit un bref rire sans humour.

—Ma mère était très belle, et cela lui a sauvé la vie. Elle ramassait des herbes quand elle a effrayé un élan. Il l'a chargée, et elle en serait morte si mon père, attiré par le bruit, ne l'avait pas trouvée par hasard. Il lui a sauvé la vie en la transformant en loup-garou.

Il sortit les bagels et les mit sur la table avec des serviettes. Il s'assit et lui désigna l'autre chaise.

—Commence à manger et je te raconterai la suite.

Il lui avait donné celui aux myrtilles. Elle s'assit en face de lui et prit une bouchée.

Il la gratifia d'un hochement de tête satisfait et poursuivit.

—C'était une de ces histoires d'amour qui commencent par un coup de foudre réciproque. Ça devait être une question de physique, parce qu'aucun ne parlait la langue de l'autre au départ. ' 1

but allait bien jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. Le père de ma mère était un homme de magie et il l'aida quand elle lui expliqua qu'elle devait rester humaine jusqu'à ma naissance. Chaque mois,

quand mon père et mon frère chassaient sous la lune, elle restait humaine. Et à chaque lune elle s'affaiblissait de plus en plus. Mon père se disputa avec elle et avec son père, de peur qu'elle se tue.

—Pourquoi a-t-elle fait cela ? demanda Anna. Charles fronça les sourcils.

—Depuis combien de temps es-tu loup-garou ?

—Trois ans depuis août.

—Les femmes loups-garous ne peuvent pas avoir d'enfants, dit-il. Le changement est trop difficile pour le fœtus. Elles font une fausse couche au troisième ou au quatrième mois.

Anna le dévisagea. Personne ne lui avait jamais dit cela.

—Tout va bien?

Elle ne savait pas comment lui répondre. Elle n'avait pas vraiment prévu d'avoir des enfants...

surtout avec la vie si étrange qui avait été la sienne ces dernières années. Seulement elle n'avait pas non plus prévu de *ne pas* avoir d'enfants.

— On aurait dû te l'expliquer avant que tu choisisses de Changer, dit-il. Ce fut à son tour de rire.

—Personne ne m'a rien expliqué. Non, c'est bon. Racontez-moi la fin de votre histoire, s'il vous plaît.

Il la dévisagea pendant un long moment, puis hocha la tête

d'un air étrangement solennel.

—Malgré les protestations de mon père, elle tint bon jusqu'à ma naissance. Affaiblie par la magie qu'avait nécessitée la lutte contre l'appel de la lune, elle n'y survécut pas. Je suis né loup-garou, je n'ai pas été Changé comme les autres. Cela me donne quelques capacités supplémentaires... comme être en mesure de changer rapidement.

— Ça doit être bien, dit-elle avec passion.

—C'est quand même douloureux, ajouta-t-il.

Elle jouait avec un morceau de bagel.

—Allez-vous chercher le garçon disparu ?

Il serra les mâchoires.

—Non. Nous savons où se trouve Alan Frazier. Quelque chose dans sa voix lui apprit ce qu'il en était.

—Il est mort?

Il acquiesça.

—Des personnes de confiance enquêtent sur sa mort, ils trouveront le responsable. Il a été Changé sans son consentement, la Me qui était avec lui a été tuée. Puis il a été vendu pour être utilisé comme rat de laboratoire. Le responsable paiera pour ses crimes.

Elle allait lui poser une autre question, mais la porte de son appartement s'ouvrit à la volée et heurta le mur, laissant apparaître Justin.

Elle avait été si absorbée par les propos de Charles qu'elle ne l'avait pas entendu monter l'escalier. Elle avait oublié de verrouiller la porte après le départ de Kara. Non que cela lui aurait été utile. Justin avait la clé de son appartement.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir lorsqu'il franchit le seuil à grandes enjambées comme s'il était chez lui.

— C'est jour de paie, dit-il. Tu me dois un chèque. (Il regarda Charles.) Il est temps pour toi de partir. La dame et moi avons à faire.

Anna ne pouvait pas croire que quelqu'un puisse prendre ce ton avec Charles, même Justin. Elle l'observa pour jauger sa réaction et comprit pourquoi Justin s'était laissé prendre.

Charles jouait avec son assiette, les yeux rivés sur ses

mains. Son impressionnante force de caractère avait été enfermée et refoulée, elle ne se manifestait pas.

—Je ne pense pas que je devrais partir, murmura-t-il, les yeux toujours baissés. Elle pourrait avoir besoin de mon aide. Justin retroussa les lèvres.

—Où t'es allée ramasser celui-là, pétasse ? Tu verras quand Léo apprendra que tu as recueilli un vagabond sans lui en parler.

Il traversa la pièce et la saisit par les cheveux. Il la força ainsi à se lever puis à se mettre contre le mur, la poussant avec ses hanches dans un mouvement à la fois sexuel et violent. Il pencha son visage vers le sien.

—Attends un peu. Peut-être qu'il décidera de me laisser te punir encore. Ça me plairait bien.

Elle se rappela la dernière fois où il avait été autorisé à la punir et ne put réprimer sa réaction. Il jouissait de sa panique et se tenait suffisamment près pour qu'elle puisse le sentir.

—Je ne pense pas que ce soit elle qui sera punie, dit Charles, d'une voix toujours douce.

Anna eut l'air de se détendre. Charles ne laisserait pas Justin lui faire du mal.

Elle n'aurait pas pu dire pourquoi elle le savait... elle découvrirait certainement que ce n'était pas parce qu'un loup ne la blessait pas qu'il la protégerait des autres.

— J'n'ai pas dit que tu pouvais parler, gronda Justin, détournant la tête pour jeter un regard furieux à l'autre homme. Je m'occuperai de toi quand j'en aurai fini avec elle.

Les pieds de la chaise de Charles crissèrent sur le parquet quand il se leva. Anna l'entendait s'essuyer les mains.

—Je pense que tu en as fini avec elle, dit-il d'une voix complètement différente. Lâche-la.

Elle sentit le pouvoir de ces mots traverser ses os et réchauffer son estomac glacé de peur. Justin aimait encore plus la torturer qu'il ne désirait son corps. Elle l'avait combattu jusqu'à comprendre qu'il en tirait bien plus de plaisir. Elle avait rapidement appris qu'elle n'avait aucun moyen de gagner contre lui. Il était plus fort et plus rapide, et

la seule fois où elle lui avait échappé, le reste de la meute l'avait retenue pour lui.

En entendant les paroles de Charles, pourtant, Justin la lâcha si vite qu'elle tituba. Mais cela ne l'empêcha pas de s'éloigner autant que possible, c'est-à-dire de se réfugier dans le coin cuisine. Elle saisit le rouleau à pâtisserie de sa grand-mère sur le plan de travail et le brandit.

Justin lui tournait le dos mais Charles vit son arme et, brièvement, ses yeux s'illuminèrent. Puis il reporta son attention sur Justin.

— Qui es-tu ? Cracha Justin, mais Anna entendit la peur derrière la colère.

— Je pourrais te retourner la question, dit Charles. J'ai une liste de tous les loups-garous des meutes de Chicago, et ton nom n'y apparaît pas. Mais ce n'est qu'une partie de ce que j'ai à faire ici.

Rentre chez toi et dis à Léo que Charles Cornick est venu pour lui parler. Je le rencontrerai chez lui ce soir à 19 heures. Il a le droit de venir avec les six premiers de la meute et sa compagne, les autres n'ont pas à s'en mêler.

A la surprise d'Anna, Justin grogna une fois et se retira sans insister.

CHAPITRE 2

Le loup qui avait tellement effrayé Anna ne voulait pas partir, mais il n'était pas assez dominant pour lutter tant que Charles le regardait. C'est pourquoi ce dernier attendit quelques secondes avant de le suivre dans l'escalier.

Sur le palier de l'étage inférieur, il trouva Justin sur le point de frapper à une porte. C'était la porte de Kara, il en était presque certain. En un sens, cela ne le surprit pas que Justin cherche un autre moyen de punir Anna pour cette retraite forcée. Charles racla la marche de sa botte et regarda l'autre loup se raidir et laisser retomber son bras.

— Kara n'est pas chez elle, lui dit Charles. Et je te conseille de ne pas lui faire de mal.

Charles se demanda s'il devait le tuer dès à présent... mais, pour son père, il ne pouvait pas se permettre de perdre sa

réputation. Il ne tuait que ceux qui enfreignaient les lois du Marrok, et il ne le faisait qu'une fois leur culpabilité établie.

Anna avait dit au Marrok que Justin était le loup qui avait Changé Alan MacKenzie Frazier contre sa volonté, mais au vu de toutes les choses qui allaient mal dans cette meute, il pouvait y avoir des circonstances atténuantes. Anna était un loup-garou depuis trois ans et personne ne lui

avait dit qu'elle serait stérile. Si Anna en savait si peu, il était certain que ce loup ignorait les lois, lui aussi.

Mais, que le loup ait commis ses crimes sans le savoir ou non, Charles avait toujours envie de le tuer. Quand Justin avait tourné son visage vers lui, Charles avait laissé sa bête poindre dans son regard, il avait observé l'autre loup se tasser et se diriger vers l'escalier.

—Tu devrais aller voir Léo et lui faire passer mon message, dit Charles.

Cette fois, il permit à Justin de constater qu'il le suivait, lui donna l'occasion de goûter à la sensation d'être la proie d'un prédateur plus puissant.

Un coriace, ce Justin. Il se retournait sans cesse pour affronter Charles, mais il lui suffisait de croiser son regard pour reculer de plus belle. La traque excitait Frère Loup ; et Charles, toujours irrité d'avoir vu Justin malmener ainsi Anna, le laissa sortir juste un peu plus qu'il n'aurait dû. Ce ne fut qu'au terme d'un difficile combat intérieur qu'il parvint à s'arrêter dans le hall et laisser Justin repartir indemne. On avait donné une proie au loup, mais la traque avait été beaucoup trop courte.

Frère Loup n'avait pas non plus apprécié de voir Anna effrayée. Il l'avait revendiquée, et Charles avait dû se faire violence pour ne pas tuer Justin froidement dans l'appartement d'Anna. Il avait la forte intuition que cela l'aurait apeurée davantage, aussi était-il resté assis jusqu'à être certain de pouvoir se contrôler.

Remonter les trois étages aurait dû lui donner le temps de réduire son loup au silence. Il y serait parvenu si Anna ne l'avait pas attendu, le rouleau à pâtisserie à la main, sur le palier de l'étage inférieur.

Il s'arrêta à mi-chemin, et elle fit demi-tour sans un mot. Il la suivit en silence jusqu'à son appartement puis jusqu'à la cuisine, où elle reposa le rouleau sur son socle juste à côté

d'un petit pot contenant quelques couteaux.

—Pourquoi le rouleau à pâtisserie et pas le couteau ?
demanda-t-il, la voix rauque sous l'effet de l'adrénaline.

Elle le regarda pour la première fois depuis qu'elle l'avait dévisagé dans l'escalier.

—Un couteau ne le ralentirait même pas, mais les os mettent du temps à guérir.

Ça lui plaisait. Qui aurait pensé qu'il serait attiré par une femme armée d'un rouleau à pâtisserie ?

—Très bien, dit-il. Très bien.

Il fit volte-face et la laissa devant le comptoir : s'il restait là, il ne pourrait pas s'empêcher de la séduire et de la prendre. L'appartement n'était pas assez vaste pour y faire les cent pas ou pour mettre plus de distance entre eux. L'odeur d'Anna, mêlée à la peur et à l'excitation, était dangereuse. Il avait besoin d'une distraction.

Il tira une des chaises et s'assit, penché en arrière jusqu'à être en équilibre sur deux pieds. Il croisa les bras derrière la tête, affecta une position détendue et ferma les yeux à demi.

—Je veux que tu me racontes ton Changement.

Il avait bien interprété les indices, se dit-il en la voyant tressaillir légèrement.

Son Changement avait posé problème. Il se concentra là-dessus.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'un air de défi.

Toujours sous le coup de l'adrénaline qu'avait déclenchée la visite de Justin, pensa-t-il.

Elle se reprit et se retourna, hérissée comme si elle s'attendait à le voir exploser.

Il ferma les yeux. Encore un moment et il oublierait toutes les manières chevaleresques que son père lui avait enseignées et l'emmènerait, bon gré mal gré. Oh, cela lui apprendrait à ne pas avoir peur de lui.

— J'ai besoin de savoir comment Léo dirige sa meute, répondit-il avec patience. (Même si le sujet ne l'intéressait pas du tout en cet instant.) Je préférerais le faire d'après tes impressions pour commencer, puis je te poserai des questions. Cela me donnera une meilleure idée de ce qu'il

fabrique et pourquoi.

Anna lui jeta un regard méfiant, mais il n'avait pas bougé. Elle pouvait toujours sentir la colère dans l'air, ce n'était peut-être qu'un vestige du passage de Justin. Charles était excité, lui aussi ; et elle se surprit à y réagir tout en sachant que c'était le simple résultat de la confrontation entre mâles dont il était sorti victorieux. Mais il faisait comme si de rien n'était, donc elle le pouvait aussi.

Elle prit une profonde inspiration, et l'odeur de Charles lui emplit les poumons.

Elle s'éclaircit la voix et essaya de retrouver le début de son histoire.

—Je travaillais dans un magasin de musique dans le Loop quand j'ai rencontré Justin. Il m'a dit qu'il était guitariste, comme moi, et il a commencé à venir plusieurs fois par semaine, pour acheter des cordes, des partitions... des petites choses. Il me draguait et me taquinait. (Elle soupira, l'air exaspéré de sa stupidité.) Je l'ai trouvé sympa. Alors quand il m'a invitée à déjeuner, j'ai accepté.

Elle regarda Charles, il avait presque l'air de s'être endormi. Les muscles de ses épaules étaient détendus, sa respiration lente et régulière.

—Nous sommes sortis ensemble deux ou trois fois. Il m'a emmenée dans un petit restaurant près d'un parc, dans la réserve naturelle. Puis nous sommes allés faire une promenade dans les bois. «

Pour regarder la lune », m'a-t-il dit. (Même après tout ce temps, la tension était palpable dans sa voix.) Il m'a demandé de l'attendre une minute, qu'il revenait tout de suite...

Il était excité, se souvint-elle, presque affolée par les émotions qu'elle avait refoulées. Il avait tapoté ses poches avant de déclarer avoir oublié quelque chose dans la voiture. Elle avait eu peur qu'il aille chercher une bague de fiançailles. En l'attendant, elle s'était entraînée à refuser gentiment. Ils avaient très peu de chose en commun, et aucune alchimie. Il avait l'air gentil mais elle s'était mise à penser qu'il dégageait une certaine absence, et son instinct lui conseillait de mettre un terme à leur relation.

—Cela a pris plus d'une minute, et j'étais sur le point de retourner à la voiture, quand j'ai entendu un bruit dans les buissons.

Une expression de peur passa sur son visage et un frisson la parcourut, comme cette nuit-là.

—Tu ne savais pas que c'était un loup-garou ?

La voix de Charles lui rappela qu'elle était en sécurité dans son appartement.

—Non, je croyais que les loups-garous étaient juste une légende.

—Raconte-moi ce qui s'est passé après l'attaque.

Elle n'avait pas besoin de lui raconter comment Justin l'avait pourchassée pendant une heure, la repoussant loin des limites de la réserve chaque fois qu'elle était sur le point de s'échapper. Il voulait simplement en savoir plus sur la meute de Léo. Anna cacha un soupir de soulagement.

—Je me suis réveillée dans la maison de Léo. Il était enthousiaste, au début. Il y avait une seule autre femme dans sa meute. Puis ils ont découvert ce que j'étais.

—Et qu'est-ce que tu es donc, Anna ?

Sa voix était comme une volute de fumée, songea-t-elle, douce et légère.

—Soumise, répondit-elle. La plus soumise de tous.

Puis, comme il ne rouvrait pas les yeux, elle ajouta :

—Inutile.

—C'est ce qu'ils t'ont dit ? demanda-t-il, pensif.

—C'est la vérité.

Elle aurait dû en être plus affectée : les loups qui ne la méprisaient pas la traitaient avec compassion. Mais elle ne voulait pas être dominante, avoir à se battre et à blesser les gens.

Il ne dit rien, alors elle poursuivit son récit, essayant de lui donner tous les détails dont elle pouvait se souvenir. Il lui posa quelques questions.

— Qui t'a aidée à contrôler le loup ? Personne, elle avait appris seule. Un autre signe qui prouvait qu'elle n'était pas

dominante, lui avaient-ils dit.

—Qui t'a donné le numéro du Marrok ?

Le second lieutenant de Léo, Boyd Hamilton.

—Quand et pourquoi ?

Juste avant que la compagne de Léo s'interpose et lui interdise de faire passer Anna à tous les mâles qu'il voulait récompenser. Anna essayait d'éviter les loups d'un plus haut rang qu'elle. Elle n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle

Boyd lui avait donné ce numéro, et aucune envie de le lui demander.

— Combien de nouveaux membres sont arrivés dans la meute depuis toi ?

Trois, tous des mâles, mais deux d'entre eux étaient incapables de se contrôler et on les avait éliminés.

—Combien de membres dans la meute ? Vingt-six.

Quand elle arriva enfin à la fin de son histoire, elle fut presque surprise de se retrouver assise par terre, face à Charles, adossée au mur. Lentement, Charles laissa sa chaise retomber sur le sol et se pinça l'arête du nez. Il poussa un long soupir puis la regarda droit dans les yeux pour la première fois depuis qu'elle avait commencé son récit.

Elle retint sa respiration face à ces yeux dorés. Il était sur le point de changer, sous le coup d'une forte émotion ; et même si elle le voyait dans ses yeux, elle n'avait pas pu le déchiffrer d'après son attitude ou son odeur : il avait réussi à le lui dissimuler.

—Il y a des lois. La première est que nul ne doit être Changé contre sa volonté. La seconde est que nul ne doit être Changé avant d'avoir été conseillé ni d'avoir passé un test simple pour prouver qu'il a compris les conséquences du

Changement. (Elle ne savait pas quoi dire, mais elle se rappela qu'elle devait détourner les yeux de cet intense regard.) D'après ce que tu dis, Léo compte de nouveaux loups dans sa meute et en a perdu d'autres... il ne l'a pas communiqué au Marrok. L'an dernier, il est venu à notre

réunion annuelle avec sa compagne et son troisième lieutenant - ce Boyd Hamilton - en nous disant que son premier et son second lieutenant étaient retenus ailleurs.

Anna fronça les sourcils.

—Boyd est son second depuis que je suis dans la meute, et Justin est son premier lieutenant.

—Tu as dit qu'il n'y avait qu'une autre femme dans la meute à part toi ?

—Oui.

—Il devrait y en avoir quatre.

—Personne n'a fait allusion à une autre femme.

Il regarda le chèque sur le frigo.

—Ils prennent ton salaire. Combien te rendent-ils ?

Sa voix avait pris une intonation de basse profonde, et on y sentait l'agitation du changement.

—Soixante pour cent.

—Ah.

Il referma les yeux et prit une profonde inspiration. Elle sentit l'odeur musquée de sa colère à présent, bien que ses épaules aient semblé toujours détendues.

—Puis-je faire quelque chose pour vous aider ? demanda-t-elle calmement comme il restait muet. Voulez-vous que je parte, que je fasse la conversation, ou que je mette de la musique ?

Elle n'avait pas la télévision, mais elle avait toujours sa vieille chaîne hi-fi.

Il garda les yeux fermés mais il afficha un sourire, une simple torsion des lèvres.

—D'habitude, mon contrôle est meilleur que cela.

Elle attendit mais la situation semblait empirer.

Il ouvrit brusquement les yeux et son regard jaune glacial la plaqua contre le mur auquel elle était adossée tandis qu'il traversait la pièce pour s'approcher d'elle.

Son poulx se mit à battre la chamade et elle baissa la tête, se recroquevillant pour se faire toute petite. Elle le sentit

plus qu'elle ne le vit s'accroupir devant elle. Quand il lui prit le visage entre les mains, elles étaient si chaudes qu'elle tressaillit... ce qu'elle regretta en l'entendant gronder.

Il tomba à genoux, frotta son nez contre son cou, puis colla son corps désormais tendu comme un câble contre le sien, la coinçant entre le mur et lui. Il lui plaqua les mains au mur, de chaque côté du visage, puis s'immobilisa. Son souffle était chaud contre son cou.

Elle se tenait aussi tranquille que possible, terrifiée à l'idée de faire quoi que ce soit qui pourrait briser son contrôle. Mais quelque chose en lui l'empêchait d'être totalement effrayée, quelque chose lui répétait avec insistance qu'il ne lui ferait pas de mal. Qu'il ne lui ferait jamais de mal.

C'était stupide. Tous les dominants faisaient du mal à leurs inférieurs. On le lui avait inculqué plus d'une fois. Son habileté à guérir rapidement ne rendait pas les blessures agréables pour autant.

Mais elle avait beau se répéter qu'il était à craindre, lui, un dominant parmi les dominants, un homme étrange qu'elle venait tout juste de rencontrer la nuit dernière (ou, plus précisément, très tôt ce matin), elle n'y arrivait pas.

S'il dégageait une odeur de colère, il sentait aussi la pluie printanière, le loup et l'homme. Elle ferma les yeux et arrêta de se débattre, laissant la douce intensité de son odeur emporter la peur et la rage éveillées par le récit de sa pire aventure.

A l'instant où elle se détendit, il fit de même. Ses muscles raidis se dénouèrent et il fit glisser ses bras le long du mur pour les poser doucement sur les épaules d'Anna plutôt que de l'emprisonner.

Il finit par s'écarter lentement mais resta accroupi de sorte que son visage soit juste un peu plus haut que le sien. Il posa le pouce sous son menton et lui releva la tête jusqu'à ce qu'elle contemple ses yeux sombres. Si elle pouvait regarder ces yeux pour le restant de ses jours, pensa-t-elle, elle serait heureuse. Cette idée l'effraya bien plus que sa colère.

— Est-ce que vous faites quelque chose de particulier pour que je me sente comme ça ?

Elle avait posé la question avant d'avoir eu le temps de se censurer.

Il ne lui demanda pas comment elle se sentait. Il lui inclina simplement la tête, un mouvement de loup, sans perdre le contact visuel, même s'il n'y avait pas le moindre défi dans son odeur. Elle eut même l'impression qu'il était aussi déconcerté qu'elle.

—Je ne crois pas. Pas volontairement, en tout cas.

Il prit son visage entre ses mains. Des mains larges, calleuses, imperceptiblement tremblantes. Il se pencha jusqu'à poser le menton sur le sommet de son crâne.

—Je n'avais jamais ressenti ça avant, moi non plus.

Il aurait pu rester là pour toujours, malgré l'inconfort de sa position, agenouillé sur le parquet. Il n'avait jamais rien senti de tel, certainement pas avec une femme qu'il connaissait depuis moins de vingt-quatre heures. Il ne savait pas comment gérer la situation, ne voulait pas la gérer, et contrairement à son habitude voulait retarder indéfiniment le moment de la gérer tant qu'il pouvait rester ainsi, son corps contre le sien.

Il était censé faire autre chose, mais s'il ne se trompait pas quelqu'un était en train de monter l'escalier. Trois étages n'étaient à l'évidence pas suffisants pour éloigner les intrus. Il ferma les yeux et laissa Frère Loup trier les odeurs et identifier leur nouveau visiteur.

On frappa un coup à la porte.

Anna sursauta et s'arracha à son étreinte, reprenant son souffle. Une partie de lui était satisfaite d'avoir réussi à la distraire au point qu'elle n'avait rien remarqué. Et une autre partie s'inquiétait de sa vulnérabilité.

À contrecœur, il se leva et mit un peu de distance entre eux.

—Entre, Isabelle.

La porte s'ouvrit et la compagne de Léo y passa la tête. Elle jeta un long coup d'œil à Anna et sourit d'un air machiavélique.

—J'interromps un moment intéressant?

Il avait toujours apprécié Isabelle, même s'il s'était efforcé de n'en rien montrer. En tant qu'exécuteur de son père, il avait appris depuis longtemps à ne s'attacher à personne qu'il était susceptible de devoir tuer un jour ;ce qui

restreignait considérablement son cercle d'amis : son père et son frère, pour l'essentiel.

Anna se leva et rendit un sourire timide à Isabelle, même si elle était encore chamboulée.

— Oui. Il s'est passé quelque chose de très intéressant. Entre, je t'en prie, déclara-t-elle à la surprise de Charles.

Une fois l'invitation lancée, Isabelle s'engouffra en coup de vent, pareille à la brise de mars, comme à son habitude, et referma derrière elle avant de tendre la main à Charles.

—Charles, c'est tellement agréable de te voir. Il lui prit la main et se pencha pour y déposer un léger baiser. Elle sentait la cannelle et le clou de girofle. Il avait oublié ce détail, le fait qu'elle utilisait du parfum pour émousser les sens des loups-garous. Juste assez fort pour la masquer et la protéger de leurs nez aiguisés. À moins qu'elle éprouve une inquiétude extrême, personne ne pouvait déterminer son état d'esprit d'après son odeur.

—Tu es magnifique, dit-il en sachant qu'elle s'y attendait.

C'était assez vrai.

—Je devrais être à bout, répondit-elle.

Elle glissa la main que Charles avait embrassée dans ses cheveux aériens qui, combinés à ses traits fins, lui donnaient un air de princesse de conte de fées. Elle était plus petite qu'Anna, avec une ossature plus fine, mais Charles n'avait jamais fait l'erreur de la croire fragile.

—Justin est venu nous voir, il était très agité et racontait une histoire absurde de rencontre ce soir. Il était complètement incohérent - pourquoi as-tu enragé ce garçon à ce point ?

- et j'ai dit à Léo que j'allais passer voir ce que tu faisais.

C'était la raison pour laquelle il n'avait pas d'amis.

— Léo a reçu mon message? demanda Charles.

Elle acquiesça.

—Et il avait l'air plutôt effrayé, et, comme je le lui ai dit, ça ne lui va pas très bien au teint. (Elle se pencha pour poser la main sur le bras de

Charles de manière trop familière.) Qu'est-ce qui t'amène sur notre territoire, Charles ?

Il recula d'un pas. Il n'aimait pas toucher les gens ni qu'on le touche... même s'il semblait avoir oublié cette aversion auprès d'Anna.

Son Anna.

Il reporta son attention sur cette affaire.

—Je suis venu pour rencontrer Léo ce soir.

Le visage habituellement réjoui d'Isabelle se durcit, et il attendit de l'avoir s'emporter. Isabelle était aussi célèbre pour son caractère que pour son charisme. Elle était l'une des rares personnes à s'emporter contre le Marrok, et à s'en sortir sans dommage : le père de Charles appréciait Isabelle, lui aussi.

Mais elle n'ajouta rien. Elle tourna la tête pour dévisager Anna qu'elle avait délibérément ignorée jusque-là, se rendit-il compte. Quand elle se retourna pour regarder Charles, elle reprit la parole mais ne s'adressa pas à lui.

— Quelles histoires es-tu allée raconter, Anna, ma chérie ? Tu t'es plainte de ta place dans la meute ? Choisis un compagnon, si elle ne te convient pas. Je te l'ai déjà dit. Justin voudrait de toi, j'en suis certaine.

Il n'y avait pas le moindre venin dans sa voix. Peut-être que, si Charles n'avait pas déjà rencontré Justin, il n'aurait pas remarqué à quel point le visage d'Anna avait pâli. Peut-être n'aurait-il pas entendu la menace. Anna garda le silence.

Isabelle continuait à observer Charles, prenant soin de ne pas croiser son regard. Elle devait être en train d'étudier sa réaction mais il savait que son visage ne trahissait rien : cette fois-ci, il s'était préparé à ce que Frère Loup surgisse en colère pour défendre Anna.

—Tu couches avec lui ? demanda Isabelle. C'est un bon amant, pas vrai ?

Même si Isabelle avait un compagnon, elle aimait aller voir ailleurs, et Léo la laissait céder à ses désirs, une situation presque unique parmi les loups-garous. Cela ne voulait pas dire *quelle* n'était pas jalouse : Léo ne pouvait même pas regarder une autre femme. Charles avait toujours estimé que c'était une relation étrange, mais elle fonctionnait depuis longtemps. Quand elle s'était

entichée de lui quelques années auparavant, il s'était laissé prendre, sachant qu'il n'y avait rien de sérieux dans son offre. Il n'avait pas été surpris quand elle avait essayé de le pousser à convaincre son père d'autoriser Léo à étendre son territoire. Elle avait pris son refus avec bonne humeur, néanmoins.

Le sexe n'avait pas eu la moindre signification ni pour l'un ni pour l'autre, mais il en avait une pour Anna. Il aurait fallu qu'il ne soit qu'humain pour ne pas remarquer la douleur et la défiance dans ses yeux quand Isabelle avait lancé sa pique.

—Sois gentille, Isabelle, lui dit-il, soudain impatient.

Il mit un peu de force dans sa voix en disant :

—Rentre chez toi et dis à Léo que je lui parlerai ce soir. (La rage lui embrasa les yeux et elle se redressa.) Je ne suis pas mon père, dit-il doucement. N'essaie pas de me jouer ton numéro de furie.

La peur refroidit son humeur, et celle de Charles aussi. Son parfum pouvait dissimuler son odeur mais il ne cachait ni ses yeux ni ses poings serrés. Il n'aimait pas effrayer les gens... pas d'ordinaire.

—Rentre chez toi, Isabelle. Tu devras ravalé ta curiosité jusque-là.

Il ferma doucement la porte derrière elle et y garda les yeux rivés un long moment, peu disposé à faire face à Anna; ignorant tout de même pourquoi il se sentait si coupable d'une aventure qu'il avait eue bien avant leur rencontre.

—Allez-vous la tuer ?

Il la regarda alors, incapable de déchiffrer ses pensées.

—Je ne sais pas.

Anna se mordit la lèvre.

—Elle a été gentille avec moi.

Gentille ? Pour autant qu'il le sache, la gentillesse n'était pas le terme que l'on pouvait utiliser pour qualifier ce qui était arrivé à Anna depuis son Changement. Mais l'inquiétude sur son visage lui fit ravalé une réponse acerbe.

—Il se passe quelque chose de bizarre dans la meute de Léo, se contenta-t-il de répondre. Je verrai ce que c'est, ce

soir.

—Comment?

—Je leur poserai la question. Ils sont assez malins pour ne pas me mentir... et refuser de répondre à mes questions, ou de me rencontrer serait reconnaître leur culpabilité.

Elle semblait déconcertée.

—Pourquoi ne pourraient-ils pas vous mentir ?

Il désigna son nez.

—Sentir un mensonge est assez facile, à moins d'avoir vraiment affaire à quelqu'un qui ne peut pas faire la différence entre le vrai et le faux, mais il y a d'autres moyens de les détecter. (Son estomac gronda.) Assez pour l'instant, dit-il, décidant qu'il était temps de la nourrir un peu. (Un bagel ne suffisait pas.) Mets ton manteau.

Il ne voulait pas prendre la voiture pour aller dans le Loop, où il était difficile de se garer, parce que son humeur était trop instable lorsqu'il la côtoyait. Il n'avait pas réussi à la convaincre de prendre un taxi, ce qui était une expérience nouvelle pour lui : peu de gens refusaient d'obéir quand il leur donnait un ordre. Mais après tout elle était un Oméga, elle n'était pas mue par un besoin instinctif d'obéir à un loup plus dominant. Soupirant intérieurement, il la suivit jusqu'à la station de métro la plus proche, à quelques rues de là.

Il n'avait jamais pris le métro aérien de Chicago, et si ce n'avait pas été pour une certaine jeune femme têtue, il ne l'aurait pas pris cette fois-ci non plus. Il avait fini par admettre qu'il appréciait le trajet quand un groupe de voyous tapageurs déguisés en lycéens décida de l'ennuyer.

—Hé, l'Indien, lança un garçon en baggy, t'es nouveau dans le coin? Elle est sexy, ta copine. Si elle aime le foncé, elle a largement de quoi faire son choix ici, conclut-il en se désignant lui-même.

Il y avait de véritables gangs à Chicago, nés dans l'univers du centre-ville et de son ambiance

«manger ou être mangé». Mais ces garçons étaient des imitateurs, ils étaient sûrement en vacances et s'ennuyaient ferme. Ils avaient décidé de s'amuser à effrayer les adultes

incapables de faire la différence entre les amateurs et les requins. Non qu'une meute de garçons ne puisse pas se révéler dangereuse dans certaines circonstances...

Une vieille dame assise à côté d'eux recula et l'odeur de sa peur eut raison de la patience de Charles.

Il se leva, sourit, et leur suffisance s'évapora face à son assurance.

— Elle est sexy, OK, dit-il. Mais elle m'appartient.

—Mec, dit le garçon juste derrière celui qui avait parlé. Sans rancune, mec.

Il laissa son sourire s'élargir et les regarda reculer en ordre dispersé.

—C'est une belle journée. Je pense que vous devriez vous asseoir sur ces sièges vides là-bas, d'où vous pourrez mieux admirer la vue.

Ils se précipitèrent à l'avant de la rame et quand ils furent assis Charles reprit place aux côtés d'Anna.

Son visage dégageait une telle satisfaction quand il se rassit qu'Anna dut réprimer un sourire, de peur qu'un des garçons se retourne et croie qu'elle se moquait d'eux.

—Voilà un exemple parfait d'empoisonnement à la testostérone, observa-t-elle sèchement.

Est-ce que vous comptez vous attaquer à des petites scouts ensuite ?

Les yeux de Charles brillaient d'amusement.

—Maintenant, ils savent qu'ils doivent être plus prudents dans le choix de leur proie.

Anna se rendait rarement dans le Loop : elle achetait le nécessaire dans son quartier. Il connaissait les lieux mieux qu'elle, à l'évidence, même s'il n'était pas de la région. Il choisit à quelle station s'arrêter et l'emmena directement clans un petit restaurant grec caché à l'ombre des rails du métro aérien. On l'y accueillit par son nom et on l'emmena dans une pièce privée avec une seule table.

Il la laissa passer sa commande, puis la doubla, et y ajouta encore quelques plats.

Alors qu'ils attendaient leur repas, il sortit de la poche de sa veste un petit carnet usé relié de cuir et fermé par trois pressions. Il défit les fermetures et prit quelques feuilles de papier quadrillé qu'il lui tendit, avec un stylo.

—J'aimerais que tu écrives les noms des membres de ta meute. Cela m'aiderait si tu les listais du plus dominant jusqu'au dernier.

Elle essaya. Elle ne connaissait pas tous les noms de famille et, comme tout le monde lui était supérieur, elle n'avait pas prêté attention aux rangs.

Elle lui rendit le papier et le stylo en fronçant les sourcils.

—J'oublie des gens, et en dehors des quatre ou cinq loups de tête, je peux me tromper sur le rang.

Il posa ses feuilles sur la table puis en sortit d'autres déjà couvertes d'écriture, et se mit à comparer les deux listes, en les cochant. Anna prit sa chaise et la tira autour de la table jusqu'à pouvoir s'asseoir à côté de lui et voir ce qu'il faisait.

Il prit sa propre liste et la posa devant elle.

—Ce sont les gens qui devraient être dans ta meute. J'ai vérifié les noms de ceux qui n'apparaissent pas dans ta liste.

Elle la parcourut puis reprit le stylo et raya une de ses marques.

—Il est toujours là. Je l'ai juste oublié. Et celui-ci aussi.

Il reprit la feuille.

—Toutes les femmes ont disparu. La plupart des autres disparus sont les plus vieux loups. Pas *vieux*. Mais il ne reste pas un seul loup qui soit plus âgé que Léo. Il manque également quelques loups plus jeunes. (Il désigna deux noms.) Ceux-là sont jeunes. Paul Lebshak, ici, doit être loup-garou depuis environ quatre ans. George n'est pas beaucoup plus vieux.

—Vous connaissez tous les loups-garous ?

Il sourit.

—Je connais les Alphas. Nous nous rencontrons tous une fois par an. Je connais la plupart des premiers et seconds

lieutenants. Lors de ces rencontres, entre autres, nous mettons à jour la liste des membres de la meute. Les Alphas sont censés tenir le Marrok informé des décès, ou des loups nouvellement Changés. Si mon père avait eu vent de toutes ces disparitions, il aurait enquêté. Léo a perdu un tiers des membres de sa meute mais il a fait un sacré travail pour les remplacer.

Il lui rendit la liste - un certain nombre de noms, dont le sien, étaient cochés.

—Ceux-ci sont tous nouveaux. D'après ce que tu m'as dit, je suppose qu'ils ont tous été Changés de force. Le taux de survie des victimes d'attaques est très bas. Votre Léo a tué beaucoup de gens ces dernières années, pour garder les effectifs de sa meute à flot. Assez pour attirer l'attention des autorités. Combien de ces personnes ont été transformées en loups après toi ?

—Aucun. Le seul nouveau loup que j'aie vu était ce pauvre garçon. (Elle tapota le papier avec son stylo.) S'ils n'ont pas laissé de cadavres et qu'ils ont échelonné la chasse, ils ont facilement pu cacher la disparition d'une centaine de personnes dans Chicago et sa grande banlieue en quelques années.

Il se pencha en arrière et ferma les yeux, puis hocha la tête.

—Je ne me souviens plus bien des dates. Je n'ai pas rencontré la plupart des loups disparus, et je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai vu l'ancien premier lieutenant de Léo, sauf que c'était au cours des dix dernières années. Donc, quoi qu'il soit arrivé, ça s'est passé après cette date.

— Quoi qu'il soit arrivé à qui ?

—À Léo, je suppose. Quelque chose est arrivé, qui l'a poussé à exécuter toutes les femmes de sa meute à l'exception d'Isabelle ainsi que la plupart de ses loups les plus âgés... les loups qui auraient pu émettre une objection quand il a commencé à attaquer des gens innocents, ou quand il a arrêté d'enseigner aux jeunes loups leurs droits et leurs devoirs. Je peux comprendre pourquoi il les a tués eux... mais pourquoi les femmes ? Et pourquoi l'autre Alpha de Chicago n'a-t-il rien dit à mon père

?

—Il ne savait peut-être pas. Léo et Jaimie restent à distance l'un de l'autre, et notre meute n'est pas du tout autorisée à se rendre sur le territoire de Jaimie. Le Loop est un terrain neutre, mais nous ne pouvons pas aller plus au nord à moins

d'avoir une permission spéciale.

—Oh? Intéressant. As-tu entendu parler de la raison de leur mésentente ?

Elle haussa les épaules. Beaucoup de rumeurs circulaient.

—Quelqu'un m'a dit que Jaimie avait refusé de coucher avec Isabelle. Quelqu'un d'autre a dit qu'ils avaient eu une liaison et qu'il avait rompu, et qu'elle s'en était sentie insultée. Ou bien qu'il n'avait pas voulu rompre et que Léo avait dû s'interposer. Une autre histoire dit que Jaimie et Léo ne se sont jamais bien entendus. Je n'en sais rien.

Elle regarda les marques qui indiquaient les nouveaux loups de sa meute et éclata soudain de rire.

—Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est stupide. Elle secoua la tête.

—Dis-moi.

Elle rougit d'embarras.

—Très bien. Vous cherchiez un point commun entre les nouveaux loups. Je me disais simplement que, si quelqu'un voulait faire la liste des plus beaux hommes de la meute, ils entreraient tous dans cette catégorie.

Tous deux furent surpris par l'éclair de jalousie territoriale qu'il ne prit pas la peine de lui cacher.

Le serveur choisit probablement le bon moment pour apporter l'entrée.

Anna s'apprêta à remettre sa chaise à sa place initiale mais le serveur posa son plateau et la lui prit des mains, la faisant s'asseoir correctement avant de retourner installer les assiettes.

—Comment allez-vous depuis la dernière fois, monsieur? demanda-t-il à Charles. Vous n'avez toujours pas renoncé et décidé de revenir à la civilisation ?

— La civilisation, c'est très surfait, répondit Charles en rangeant les feuilles dans son carnet avant d'en rabattre la couverture. Tant que je peux venir une ou deux fois par an et manger ici, je suis satisfait.

Le serveur hochait la tête avec une tristesse feinte.

—Les montagnes sont magnifiques, mais pas autant que notre métro aérien. Un de ces jours je vous emmènerai passer la nuit en ville et vous ne voudrez plus jamais repartir.

— Philip ! (Une femme menue comme un moineau entra dans la pièce.) Pendant que tu discutes avec M. Cornick, nos autres clients ont faim.

Le serveur sourit et adressa un clin d'œil à Anna. Il déposa un baiser sur la joue de la femme et se glissa hors de la pièce.

La femme réprima un sourire et secoua la tête.

—Ah celui-là. Toujours en train de parler. Il a besoin d'une bonne épouse pour le garder dans le droit chemin. Je suis trop vieille.

Elle leva les bras au ciel et suivit le serveur.

La vingtaine de minutes qui suivit vit défiler une série de serveurs et de serveuses arborant tous un air de famille. Ils apportaient la nourriture sur des plateaux et ne semblaient pas s'étonner de voir deux personnes manger autant.

Charles remplit son assiette et regarda celle d'Anna.

—Tu aurais dû me dire que tu n'aimais pas l'agneau.

Elle jeta un coup d'œil à son assiette.

—Mais si.

Il l'observa un instant, les sourcils froncés, prit la cuiller et la resservit.

—Tu devrais manger plus. Beaucoup plus. Le changement requiert beaucoup d'énergie. Tu dois manger comme un loup-garou pour ne pas perdre de poids.

Après cela, d'un commun accord, Anna et Charles restreignirent leur conversation à des généralités. Ils parlèrent de Chicago et de la vie urbaine. Elle prit un peu de riz et il la dévisagea jusqu'à ce qu'elle en prenne une seconde cuillerée. Il lui parla un peu du Montana. Elle découvrit qu'il s'exprimait bien et que la meilleure manière de geler une conversation était de lui poser une question d'ordre personnel. Ce n'était pas qu'il ne voulait pas parler de lui, pensa-t-elle, mais juste qu'il ne se trouvait pas intéressant.

La porte s'ouvrit une dernière fois pour laisser entrer une jeune fille d'environ quatorze ans qui apportait le dessert.

—Tu n'es pas censée être en cours ? lui demanda Charles.

Elle soupira.

—C'est les vacances. Tout le monde s'amuse. Mais moi ? Je suis obligée de travailler au restaurant. Ça craint.

—Je vois, dit-il. Peut-être que tu devrais appeler la protection de l'enfance et leur dire que tu es maltraitée ?

Elle lui sourit.

— Ça énerverait papa. Je suis tentée de le faire juste pour voir sa tête. Si je lui disais que c'était ton idée, tu crois qu'il serait en colère après toi plutôt qu'après moi ? (Elle fronça le nez.) Non, probablement pas.

— Dis à ta mère que le repas était parfait. Elle cala le plateau vide contre sa hanche et se dirigea vers la porte.

Je le lui dirai, mais elle m'a déjà dit de te dire que ce n'est pas le cas. L'agneau était un peu filandreux mais c'est tout ce qu'elle a pu trouver.

—J'en déduis que vous venez souvent, dit Anna, picorant sans enthousiasme un énorme morceau de baklava. Elle n'avait rien contre le baklava, mais elle venait de manger pour une semaine.

—Trop souvent, dit-il. (Lui n'avait aucun problème à poursuivre son repas, remarqua-t-elle.) Nous avons des intérêts économiques ici, donc je dois venir trois ou quatre fois par an. Le propriétaire du restaurant est un loup, l'un de ceux de Jaimie. Je trouve parfois pratique de parler affaires ici.

—Je croyais que vous étiez le tueur à gages de votre père, lui dit-elle avec intérêt. Vous devez traquer des gens à Chicago trois à quatre fois par an ?

Il éclata de rire. Le son semblait rouillé, comme si cela ne lui arrivait pas souvent ; c'était dommage : le rire lui allait bien. Tellement bien qu'elle avala la cuillerée de baklava avec laquelle elle jouait et dut ensuite trouver un moyen de la faire descendre alors que son estomac lui indiquait qu'il refusait toute nourriture supplémentaire.

—Non, j'ai d'autres devoirs. Je m'occupe des intérêts économiques de la meute de mon père. Je suis très bon dans mes deux jobs, dit-il sans la moindre trace de modestie.

—Je pense bien que oui.

C'était le genre de personne qui réussissait tout ce qu'il décidait d'entreprendre.

—Je vous laisserai investir mes économies. Je pense que je dispose de 22 dollars et 17 cents à l'heure actuelle.

Il la regarda en fronçant les sourcils, toute gaieté envolée.

—C'était une blague, expliqua-t-elle.

Mais il n'en tint pas compte.

— La plupart des Alphas demandent à leurs membres de reverser dix pour cent de leurs revenus à la meute, notamment quand la meute est nouvelle. Cet argent est utilisé pour assurer l'existence d'un refuge, par exemple. Une fois qu'une meute est bien établie, le besoin d'argent diminue. La meute de mon père est établie depuis longtemps, il n'y a pas besoin de dîme puisque nous possédons les terrains sur lesquels nous vivons et que nous avons suffisamment investi pour l'avenir. Léo est ici depuis trente ans : assez de temps pour être bien établi. Je n'ai jamais entendu parler d'une meute qui exige quarante pour cent des revenus de ses membres... ce qui m'amène à croire que la meute de Léo a des problèmes financiers. Il a vendu ce jeune homme à propos duquel tu as appelé mon père, et plusieurs autres comme lui, à quelqu'un qui les utilisait pour développer une drogue efficace sur nous aussi bien que sur les humains. Il a dû tuer un nombre important d'humains pour obtenir un seul survivant loup-garou.

Elle réfléchit aux implications.

— Qui voulait la drogue ?

—Je le saurai quand Léo m'aura dit à qui il a vendu le garçon.

—Alors pourquoi ne m'a-t-il pas vendue ?

Elle ne valait pas grand-chose pour la meute.

Il s'adossa à sa chaise.

—Si un Alpha vendait un des membres de sa meute, il aurait une rébellion sur les bras. De plus, Léo s'est donné

beaucoup de mal pour te capturer. Il n'y a pas eu d'assassinat ni de disparition d'un membre de la meute depuis que tu en es membre.

Ce n'était pas une question, mais elle répondit tout de même.

—Non.

—Je crois que tu es peut-être la clé du mystère Léo.

Elle ne put retenir un reniflement de dérision.

—Moi? Léo avait besoin d'un nouveau paillason ?

Charles se pencha brusquement en avant, renversant sa chaise alors qu'il la soulevait de la sienne et la mettait sur ses pieds. Elle avait cru être habituée à la vitesse et à la force des loups, mais il lui avait coupé la respiration.

Comme elle se tenait immobile, sous le choc, il lui tourna autour jusqu'à lui faire face et il l'embrassa. Un baiser long, passionné, puissant, qui la laissa hors d'haleine, mais pour une tout autre raison.

—Léo t'a trouvée et a décidé qu'il avait besoin de toi. Il a envoyé Justin sur ta piste, parce que tout autre loup aurait compris ce que tu étais. Avant même ton Changement, il l'aurait su. Alors il a envoyé un loup à moitié fou parce qu'aucun autre n'aurait été en mesure de t'attaquer.

Blessée, elle tituba loin de lui. À l'entendre, elle était spéciale, mais elle savait qu'il mentait. Il avait l'air de dire la vérité, mais elle n'était pas précieuse. Elle n'était rien. Depuis trois ans, elle n'était rien. Il lui avait donné l'impression d'être spéciale aujourd'hui, mais elle se méfiait.

Ses mains, quand elles s'étaient posées sur ses épaules, étaient dures et impossibles à contrer.

— Laisse-moi t'expliquer quelque chose à propos des loups Oméga, Anna. *Regarde-moi.* (Elle refoula ses larmes et, incapable de résister à son ordre, leva les yeux.) Presque unique, dit-il en la secouant légèrement. Je travaille avec les nombres et les pourcentages tout le temps, Anna. Je ne pourrais peut-être pas déterminer les occurrences avec exactitude, mais je vais te dire : les chances que Justin t'ait choisie et Changée par pur hasard sont infinitésimales. Aucun loup-garou qui suivrait son seul instinct n'attaquerait un Oméga. Et Justin m'apparaît comme un loup qui ne suit

pas grand-chose d'autre.

—Pourquoi pas ? Pourquoi ne m'aurait-il pas attaquée ? Et qu'est-ce qu'un Oméga ?

C'était à l'évidence la bonne question, parce que Charles se figea, son agitation disparue.

—Tu es un Oméga, Anna. Je parie que, quand tu entres dans une pièce, les gens viennent vers toi. Je parie que de parfaits étrangers te racontent des choses qu'ils n'iraient pas dire à leur propre mère.

Incrédule, elle le dévisageait.

—Vous avez vu Justin ce matin. Il vous a paru calme ?

—J'ai vu Justin, reconnu-il lentement. Et je pense que dans n'importe quelle autre meute il aurait été tué peu après sa transformation parce qu'il ne se contrôle pas assez bien. J'ignore pourquoi cela n'a pas été le cas. Mais je pense que tu lui permets de contrôler son loup... et qu'il te hait pour cette raison.

—Tu ne devrais pas être classée parmi les derniers de ta meute.

Ses mains glissèrent lentement de ses épaules jusqu'à ses mains. Étrangement, c'était encore plus intime que leur baiser.

— Un loup Oméga est comme l'homme-médecine indien, en dehors des rangs normaux d'une meute. Ils ont dû t'apprendre à baisser les yeux, pas vrai ? Pour les loups soumis, ces choses-là sont instinctives. Toi, ils ont dû t'y forcer.

» Tu apportes la paix autour de toi, Anna, dit-il, les yeux plongés dans les siens. Un loup-garou, et surtout s'il est dominant, est toujours à deux doigts d'exploser. Après avoir été enfermé dans un avion bondé pendant des heures, je suis arrivé à l'aéroport avec un besoin irrésistible de répandre le sang, comme un junkie a besoin de son fix. Mais quand tu es venue à moi, la colère et la faim se sont évanouies. (Il lui serra les mains.) Tu es un don, Anna. Un loup Oméga dans la meute signifie que davantage de loups survivent au Changement parce qu'ils peuvent se contrôler plus facilement en ta présence. Cela signifie que nous perdons moins de mâles dans ces stupides combats de dominance, parce qu'un Oméga apporte la quiétude autour de lui. Ou d'elle.

Il y avait une faille dans son argumentation.

— Mais alors, qu'en est-il de tout à l'heure, quand vous avez presque changé parce que vous étiez si en colère ?

Son expression changea. Elle ne le connaissait pas assez pour déchiffrer l'émotion qui en était à l'origine mais elle pouvait voir que c'était un sentiment très puissant.

Quand il parla, ce fut avec un effort visible, comme si sa gorge était serrée.

— La plupart des loups-garous trouvent une personne qu'ils aiment et épousent, et ils passent beaucoup de temps avec cette conjointe avant que le loup l'accepte comme compagne.

Il détourna le regard et traversa la pièce en lui faisant dos.

Sans la chaleur de son corps, elle se sentait froide et seule. Effrayée.

— Parfois, cela ne se passe pas ainsi, dit-il au mur. Restons-en là, Anna. Tu en as vu assez sans cela.

— J'en ai tellement marre d'être ignorante, cracha-t-elle, soudain hors d'elle. Vous avez changé toutes les règles en ce qui me concerne alors vous pourriez *franchement* me dire quelle est la nouvelle donne.

Aussi vite qu'elle était arrivée, la colère disparut, la laissant tremblante et au bord des larmes.

Il se retourna, et ses yeux avaient viré au doré, reflétant la faible lumière de la pièce jusqu'à scintiller.

— Très bien. Tu aurais dû laisser tomber mais tu veux la vérité. (Sa voix gronda comme le tonnerre, même si elle n'était pas très forte.) Frère Loup t'a choisie comme compagne. Si tu ne signifiais *rien* pour moi, je n'aurais jamais toléré les sévices majeurs que tu as endurés depuis ton Changement. Mais tu es mienne, et l'idée que tu sois blessée, impuissante face à tout cela, suscite une colère que même un Oméga ne peut apaiser facilement.

Eh bien, songea-t-elle, ahurie. Elle avait remarqué qu'il l'appréciait, mais elle avait pensé qu'il ne s'agissait que d'un intérêt humain. Le seul loup avec une compagne qu'elle n'ait jamais vu était Léo. Elle ne connaissait pas les règles.

Que voulait-il dire en déclarant que son loup avait décidé

qu'elle était sa compagne ? Avait-elle le choix dans cette histoire ? Est-ce que ses émotions - l'excitation, l'impression de le connaître depuis toujours et le désir de se réveiller auprès de lui pour le restant de ses jours, alors qu'elle le côtoyait depuis quelques heures à peine - lui venaient de lui ?

— Si tu m'avais laissé faire, dit-il, je t'aurais courtisée en douceur et j'aurais gagné ton cœur. (Il ferma les yeux.) Je n'avais pas l'intention de t'effrayer.

Elle aurait dû être effrayée. Au lieu de quoi, elle se sentit soudain très, très calme, comme si elle était dans l'œil d'un ouragan d'émotions.

— Je n'aime pas le sexe, lui dit-elle parce que, au vu des circonstances, il lui semblait nécessaire qu'il le sache. (Il s'étrangla et ouvrit les yeux, leur couleur éclatante remplaçant celle de ses sombres yeux humains.) Je n'aimais pas trop ça avant le Changement déjà, lui avoua-t-elle. Et après avoir été passée de main en main comme une putain pendant un an, jusqu'à ce qu'Isabelle y mette un terme, j'aime encore moins ça. (Sa bouche se contracta mais il ne dit rien, alors elle poursuivit.) Et je n'y serai pas contrainte. Plus jamais.

Elle releva les manches de sa chemise pour lui montrer les longues cicatrices à l'intérieur de son bras, qui couraient de ses poignets à ses coudes. Elle les avait faites avec un couteau en argent, et si Isabelle ne l'avait pas découverte, elle se serait tuée.

— C'est la raison pour laquelle Léo ne me force plus à coucher avec les mâles qu'il veut récompenser. Isabelle l'y a contraint. C'est elle qui m'a trouvée et gardée en vie. Après ça, j'ai acheté un pistolet et des balles d'argent. (Il gronda doucement mais pas contre elle, elle en était presque sûre.) Je ne suis pas en train de menacer de me tuer. Mais il faut que tu le saches, parce que

— si tu veux être mon compagnon — je ne serai pas comme Léo. Je ne te permettrai pas de coucher avec quelqu'un d'autre. Et je ne serai pas non plus forcée. J'en ai assez. Si ça fait de moi le chien dans le garde-manger, qu'il en soit ainsi.

Mais si je suis tienne, alors tu as *sérieusement* intérêt à être mien.

— Un chien dans le garde-manger ?

Il laissa échapper une bouffée d'air qui aurait pu passer

pour un demi-rire. Il ferma de nouveau les yeux et lui dit d'une voix raisonnable :

— Si Léo survit à cette nuit, j'en serai très surpris. Si je te survis, j'en serai surpris tout autant. (Il la regarda.) Et il n'y a plus grand-chose qui me surprenne.

Il traversa la pièce à grandes enjambées, ramassant sa chaise et la reposant à sa place. Il s'arrêta juste devant Anna et effleura son menton levé, puis éclata de rire. Sans cesser de sourire, il lui remit en place une mèche de cheveux derrière l'oreille.

—Je te promets que tu apprécieras le sexe avec moi, murmura-t-il.

Sans savoir comment, elle parvint à garder le dos droit. Elle n'était pas encore prête à se liquéfier devant lui.

—Isabelle a dit que tu étais un bon amant.

Il rit de nouveau.

—Tu n'as aucune raison d'être jalouse. Le sexe avec Isabelle n'avait pas plus de signification pour moi qu'une séance de gratouillis sur le ventre, et ça en avait encore moins pour elle, je pense.

Rien qui nécessitait qu'on recommence, ni pour l'un, ni pour l'autre. (Il y eut un murmure hors de la pièce et il lui prit la main.) Il est temps de partir.

Il présenta poliment ses compliments pour le repas tout en tendant sa carte de crédit à un jeune homme qui l'appela «Monsieur» et qui sentait le loup-garou. Le propriétaire du restaurant, supposa Anna.

—Alors, où veux-tu aller ensuite ? demandât-elle en sortant sur le trottoir bondé.

Il renfila sa veste en marchant et évita une femme en talons hauts qui portait un attaché-case en cuir.

—Là où il y aura moins de monde.

—Nous pourrions aller au zoo, suggéra-t-elle. À cette époque de l'année, c'est presque désert, bien que les enfants ne soient pas à l'école pour Thanksgiving.

Il tourna la tête et s'apprêtait à parler quand quelque chose

attira son attention à une fenêtre. Il saisit Anna et la projeta à terre, tombant sur elle. Il y eut une forte détonation, comme une pétarade de moteur, puis il sursauta et demeura inerte sur elle.

CHAPITRE 3

Cel

a faisait longtemps qu'on ne lui avait pas tiré dessus, mais la brûlure cuisante de la balle en argent était toujours familière. Il n'avait pas été assez rapide et la présence de la foule l'empêchait de poursuivre la voiture qui avait démarré une fois le coup de feu tiré. Il n'avait même pas bien vu le tireur, il n'en avait qu'une impression.

—Charles?

Sous lui, les yeux d'Anna étaient assombris par le choc et elle lui donna une petite tape sur l'épaule.

—Est-ce que quelqu'un nous a tiré dessus ? Est-ce que tu vas bien ?

—Oui, répondit-il, même s'il ne pouvait pas vraiment évaluer les dégâts avant de bouger, ce dont il n'avait pas très envie.

—Restez où vous êtes jusqu'à ce que j'aie jeté un coup d'œil, dit une voix ferme. Je suis secouriste.

L'ordre dans la voix du secouriste força Charles à bouger : il ne recevait d'ordres de personne à part son père. Il se dégagea d'Anna et se mit sur ses pieds, puis se pencha et lui prit la main pour la relever du trottoir glacial.

—Bon sang, mon vieux, vous saignez. Ne soyez pas stupide, dit sèchement l'étranger.

— Asseyez-vous.

Se faire tirer dessus avait enragé son loup, et Charles se retourna pour grogner contre le secouriste, un homme d'âge moyen à l'air compétent, avec des cheveux blond-roux et une moustache rousse et grise.

Anna lui pressa la main, qu'elle tenait toujours, et remercia le secouriste, puis elle dit à Charles de le laisser jeter un coup d'œil, et il réussit à retenir son grognement.

Il gronda sourdement dans sa gorge, néanmoins, quand l'étranger regarda sa blessure : ne jamais montrer sa faiblesse à un ennemi potentiel. Il se sentait trop exposé sur le trottoir, trop de gens le dévisageaient : ils avaient attiré pas mal de public.

— Ne faites pas attention, dit Anna au secouriste. Il est grognon quand il a mal.

George, le loup-garou qui tenait le restaurant, apporta une chaise pour que Charles s'assie.

Quelqu'un avait appelé la police ; deux voitures débarquèrent avec leurs gyrophares, et leurs sirènes qui lui blessaient les oreilles, suivies d'une ambulance.

La balle avait arraché un peu de peau et une fine couche de muscle le long d'une de ses épaules, lui dit-on. Avait-il des ennemis ? C'est Anna qui leur expliqua qu'il venait juste d'arriver du Montana, que c'était sans doute un coup de feu tiré au hasard depuis une voiture, même si ce n'était pas le quartier habituel pour ce genre de crime.

Si le policier avait eu un nez de loup-garou, il n'aurait jamais laissé passer son mensonge. C'était un policier aguerrri, cependant, et sa réponse le mit un peu mal à l'aise. Mais quand Charles lui montra son permis de conduire du Montana, il se détendit.

La présence d'Anna autorisa Charles à se soumettre au nettoyage, aux soins et à l'interrogatoire, mais rien ne l'aurait fait monter dans l'ambulance et se laisser emmener à l'hôpital, même si les blessures faites par des balles en argent guérissaient à vitesse humaine. Il pouvait encore sentir la douleur brûlante causée par l'argent qui se répandait dans ses muscles.

Assis, livré à des mains étrangères et livrant bataille pour ne pas perdre le contrôle, il ne parvenait pas à retrouver l'image du tireur dans sa tête. Il avait regardé la fenêtre et vu le reflet d'un pistolet, puis le visage de la personne qui le tenait, enveloppée d'un châle épais et portant des lunettes de soleil. Pas assez pour identifier le tireur, juste une vision fugitive, mais il aurait juré que l'homme ne le regardait pas, lui, quand son doigt ganté avait appuyé sur la détente. Il regardait Anna.

Ce qui n'avait pas vraiment de sens. Pourquoi quelqu'un essaierait-il de tuer Anna ?

Ils n'allèrent pas au zoo.

Alors qu'il utilisait les toilettes du restaurant pour se laver, George lui procura une veste pour couvrir les bandages, comme cela Charles n'aurait pas à exhiber sa faiblesse. Cette fois-ci, Anna ne protesta pas quand il lui demanda d'appeler un taxi.

Son téléphone sonna sur le chemin du retour vers l'appartement d'Anna, il le fit taire sans le regarder. Cela aurait pu être son père, Bran, qui avait un don étrange pour

savoir quand il était blessé. Mais il n'avait aucun désir de parler au Marrok alors que le chauffeur de taxi pouvait entendre chaque mot. C'était plus probablement Jaimie. George avait appelé son Alpha dès qu'on avait tiré sur Charles. Dans les deux cas, ils devraient patienter jusqu'à ce qu'il soit dans un endroit plus tranquille.

Il fit attendre Anna dans le taxi quand ils arrivèrent à son immeuble, le temps d'avoir l'occasion de bien scruter les alentours. Personne ne les avait suivis depuis le Loop, mais les agresseurs les plus probables étaient les gens de Léo, et ils savaient tous où Anna habitait. Il n'avait pas reconnu le tireur, mais il ne connaissait pas non plus tous les loups-garous de Chicago.

Anna fut patiente avec lui. Elle ne discuta pas quand il la fit attendre dans la voiture, mais le chauffeur de taxi le regarda comme s'il était fou.

L'attitude d'Anna l'aidait à maintenir son contrôle qui n'avait pas été aussi instable depuis très longtemps. Il se demanda comment il se serait comporté si Anna n'avait pas été un Oméga dont l'effet apaisant suffisait presque à l'emporter sur la rage protectrice suscitée par cette tentative de meurtre. La douloureuse brûlure de ses épaules, qui empirait comme le faisaient toujours au début les blessures infligées par de l'argent, accroissait sa mauvaise humeur, tout autant que de savoir sa capacité à se battre diminuée.

Quelqu'un essayait de tuer Anna. Cela n'avait pas de sens, mais pendant le trajet jusqu'à Oak Park, il l'avait accepté.

Satisfait de constater qu'il n'y avait pas de menace immédiate dans ou autour de l'immeuble, il tendit la main à Anna pour l'aider à sortir du taxi puis paya la course, en balayant les alentours du regard en permanence, cherchant quelque chose d'inhabituel. Mais il n'y avait rien.

À la porte du hall, un homme qui récupérait son courrier sourit et salua Anna. Ils échangèrent une ou deux phrases, mais après avoir bien regardé le visage de Charles, elle grimpa rapidement l'escalier.

Charles n'avait pas été en mesure de saisir un mot de ce qu'elle avait dit, ce qui était très mauvais signe. Il la suivit d'un air grave dans l'escalier, les épaules palpitant au rythme de son cœur. Il fit jouer ses doigts alors qu'elle ouvrait la porte. Le besoin de changer rendait ses articulations douloureuses, mais il tint bon... avec difficulté.

S'il était aussi mal sous sa forme humaine, ce serait le loup qui aurait le contrôle s'il se transformait.

Il s'assit sur le futon et la regarda ouvrir le frigo puis le congélateur. À la fin, elle chercha tout au fond d'un petit placard et en ressortit une grosse boîte de conserve. Elle l'ouvrit et en versa le contenu peu ragoûtant dans une casserole qu'elle posa sur la cuisinière.

Puis elle s'agenouilla sur le sol devant lui. Elle lui toucha le visage et dit, très distinctement : «

Change », puis beaucoup d'autres choses qui lui bourdonnèrent dans les oreilles comme un essaim d'abeilles.

Il ferma les yeux, appuyé contre elle. Il y avait une raison pressante pour laquelle il ne devait pas changer, mais il l'avait oubliée pendant qu'il la regardait.

—Tu as cinq heures avant la rencontre, lui dit-elle lentement, sa voix prenant plus de sens maintenant qu'il avait les yeux fermés. Si tu arrives à te changer en loup puis à reprendre ta forme, cela t'aidera à guérir.

—Je ne me contrôle pas, lui dit-il. (C'était cela. C'était la raison.) La blessure n'est pas si grave, c'est l'argent. Mon changement serait trop dangereux pour toi. Je ne peux pas.

— Si je suis ta compagne, ton loup ne me fera pas de mal, peu importe que tu le contrôles ou non, pas vrai ? demanda-t-elle après une courte pause.

Elle avait plus l'air de se donner du courage que d'en être certaine, et il ne pouvait pas penser assez clairement pour savoir si elle avait raison.

Les dominants étaient susceptibles quand ils recevaient des conseils de la part de loups inférieurs, aussi laissa-t-elle Charles faire son propre choix tandis qu'elle remuait le ragoût de bœuf pour l'empêcher de brûler. Non pas que 1 cela l'aurait rendu moins mangeable. Elle l'avait acheté en promotion six mois plus tôt, et n'avait jamais été assez affamée pour y toucher. Mais Charles avait besoin de protéines pour guérir, et elle n'avait rien d'autre dans la maison.

La blessure lui semblait douloureuse, mais pas insupportable, et aucun des secouristes n'avait eu l'air trop inquiet.

Elle prit la bille de métal dans la poche de son jean, et la sentit lui brûler la peau. Alors que les secouristes

examinaient attentivement son dos, Charles avait accroché son regard puis désigné des yeux la petite balle sanglante sur le trottoir.

Sur son ordre silencieux, elle l'avait empochée. À présent, elle l'avait posée sur le comptoir.

L'argent était nocif. Elle n'avait pas vu qui avait tiré, mais elle pouvait seulement supposer que c'était un de ses camarades de meute, probablement Justin.

Les blessures à l'argent ne guérissaient pas en quelques minutes ou quelques heures, et Charles devrait se rendre blessé chez Léo.

Des griffes cliquetèrent sur le parquet, et le loup roux de Charles traversa la pièce et s'effondra sur le sol, assez près pour poser sa tête sur l'un de ses pieds. Il y avait des morceaux de tissu déchiré coincés ici et là dans son pelage. Un regard au futon apprit à Anna qu'il n'avait pas pris la peine de retirer ses vêtements, et que les bandages n'avaient pas survécu à la transformation. L'entaille entre ses omoplates était profonde et ensanglantée.

Il semblait plus fatigué que sauvage et féroce cependant, alors elle supposa que ses craintes à propos de son degré de contrôle ne s'étaient pas confirmées. Un loup-garou hors de contrôle, d'après son expérience, serait en train de grogner et de faire les cent pas, et ne serait pas allongé calmement à ses pieds. Elle mit le ragoût dans un bol et le posa devant lui.

Il goûta puis fit une pause après la première bouchée.

—Je sais, lui dit-elle d'un air d'excuse, ce n'est pas de la *grande cuisine*. Je pourrais descendre et voir si Kara a des steaks ou de la viande à me prêter.

Il recommença à manger, mais elle savait d'expérience qu'il irait mieux avec plus de viande.

Kara ne serait pas chez elle, mais Anna avait la clé, et cela ne la dérangerait pas si elle lui empruntait de la viande du moment qu'elle la remplaçait.

Charles avait l'air absorbé par son repas, aussi se dirigea-t-elle vers la porte. Avant qu'elle ait fait la moitié du chemin, il avait abandonné sa nourriture et était sur ses talons. Se

déplacer lui faisait mal mais elle ignorait de quelle manière elle l'avait compris, vu qu'il ne boitait pas ni ne ralentissait de manière visible.

—Tu dois rester ici, lui dit-elle. Je serai de retour immédiatement.

Mais quand elle essaya d'ouvrir la porte, il se mit devant.

— Charles, dit-elle, puis elle vit ses yeux et déglutit.

Il ne restait rien de Charles dans le regard jaune du loup.

Quitter l'appartement était devenu impossible.

Elle retourna dans la cuisine et s'arrêta à côté du bol de nourriture qu'elle lui avait laissé. Il resta un moment à la porte avant de la suivre. Quand il eut fini de manger, elle s'assit sur le futon. Il sauta à ses côtés, posa la tête sur ses genoux, et ferma les yeux avec un profond soupir.

Il ouvrit un œil puis le referma. Elle fit courir ses doigts dans sa fourrure, évitant avec soin la blessure.

Formaient-ils un couple ? Elle ne le pensait pas. Est-ce qu'une telle chose ne nécessitait pas une cérémonie un peu plus formelle ? Elle ne lui avait même pas dit qu'elle l'acceptait... pas plus qu'il ne lui avait vraiment fait sa demande.

Et pourtant... Elle ferma les yeux et laissa son odeur la submerger, et sa main se referma de manière possessive sur une poignée de fourrure. Quand elle rouvrit les yeux, elle se retrouva face à ses yeux jaunes et limpides.

Un téléphone sonna quelque part sous elle. Elle se pencha vers le sol et fouilla les restes de son pantalon pour attraper le téléphone et vérifier le numéro. Elle le tourna pour qu'il puisse voir l'écran.

—C'est marqué *père*, lui dit-elle.

Mais à l'évidence, le loup était toujours maître à bord, parce qu'il ne regarda même pas le téléphone.

—Je suppose que tu pourras le rappeler quand tu seras redevenu toi-même.

Elle espérait que ce serait bientôt le cas. Même empoisonné à l'argent, il devrait se sentir mieux d'ici à quelques heures, espérait-elle.

Le téléphone cessa de sonner pendant un moment. Puis il

recommença. Il sonna trois fois.

S'arrêta. Puis sonna encore trois fois. S'arrêta. Quand il sonna de nouveau, elle décrocha à contrecœur.

—Allô?

—Est-ce qu'il va bien ?

Elle se souvint du loup-garou qui avait apporté une chaise pour que Charles s'asseye le temps que les secouristes l'examinent. Il avait dû appeler le Marrok.

—Je crois que oui. La blessure n'était pas si mauvaise, à peine plus qu'une coupure profonde entre ses omoplates, mais la balle était en argent, et il semble mal y réagir.

Il y eut une courte pause.

— Puis-je lui parler?

—Il est sous sa forme de loup, lui dit-elle, mais il vous écoute à présent.

Une de ses oreilles était dressée vers le téléphone.

—As-tu besoin d'aide ? Sa réaction à l'argent peut être un peu extrême.

—Non, il ne cause pas le moindre problème.

—L'argent rend le loup de Charles incontrôlable, dit le Marrok d'une voix assourdie. Mais il ne te pose pas de problème ? Pourquoi ça ?

Elle n'avait jamais rencontré le Marrok, mais elle n'était pas idiote. Cette voix basse était dangereuse. Pensait-il qu'elle avait un rapport avec le tir dont Charles avait été victime, et qu'elle le retenait désormais prisonnier quelque part ? Elle essaya de répondre à sa question, malgré son embarras.

—Euh... Charles pense que son loup m'a choisie pour compagne.

—En moins d'une journée ? Cela sonnait vraiment idiot quand il le disait de cette manière.

—Oui. (Elle ne put cacher l'incertitude dans sa voix, cependant, et cela perturba Charles qui se remit debout et gronda doucement.) Charles a aussi dit que j'étais un loup Oméga, dit-elle à son père. Cela a peut-être aussi à voir

avec la situation.

Le silence se prolongea et elle commençait à croire que la connexion avait été coupée. Puis le Marrok se mit à rire doucement.

—Oh, son frère va le taquiner sans pitié à ce sujet. Pourquoi ne me racontes-tu pas tout ce qui s'est passé ? Commence au moment où tu es allée chercher Charles à l'aéroport, s'il te plaît.

Ses articulations étaient blanches sur le volant, mais Charles n'était pas d'humeur à calmer les peurs d'Anna.

Il avait essayé de la laisser chez elle. Il n'avait aucune envie de la voir au milieu du probable combat à venir. Il ne voulait pas qu'elle soit blessée et il ne voulait pas qu'elle le voie dans le rôle qu'on lui avait choisi si longtemps auparavant.

—Je sais où habite Léo, lui avait-elle dit. Si tu ne m'emmènes pas, je me contenterai de prendre un taxi et de te suivre. Il n'est pas question que tu y ailles seul. Tu portes toujours l'odeur de tes blessures et ils prendraient cela pour un signe de faiblesse.

Ce qu'elle avait dit était tellement vrai qu'il en était presque devenu cruel. Sa langue l'avait démangé de lui demander pourquoi elle pensait qu'elle, une femelle Oméga, pouvait faire quelque chose pour l'aider dans ce combat, mais Frère Loup lui avait cloué le bec. Elle avait été assez blessée, et le loup ne permettrait plus que cela arrive. Il ne se souvenait pas d'une seule autre fois où le loup avait imposé sa volonté à sa moitié humaine plutôt que l'inverse. Les mots auraient été une erreur, eux aussi. Il se la rappela en train de brandir son rouleau à pâtisserie. Elle n'était peut-être pas agressive, mais il y avait des limites à ce qu'elle pouvait endurer.

Il se retrouva à accepter docilement sa compagnie, même si, comme ils approchaient de la maison de Léo à Naperville, son repentir n'allait pas jusqu'à le rendre heureux de sa présence.

—La propriété de Léo s'étend sur six hectares, lui dit-elle. Assez grande pour permettre à la meute de chasser, mais nous devons toujours rester assez silencieux.

Sa voix était tendue. Il songea qu'elle essayait de lui faire la conversation pour tenir la bride à son anxiété. Aussi en colère soit-il, il ne put s'empêcher de lui venir en aide.

—C'est difficile de chasser dans les grandes villes, convint-il.

Puis, pour vérifier sa réaction parce qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de vraiment terminer leur discussion au sujet de ce qu'elle représentait pour lui, il dit :

—Je t'emmènerai faire une vraie chasse dans le Montana. Tu ne voudras plus jamais vivre près d'une grande ville. D'habitude, nous chassons le cerf ou l'élan, mais les populations d'originaux sont assez élevées pour que nous puissions les chasser aussi de temps en temps. Ces animaux sont un vrai défi.

—Je crois que je vais plutôt m'en tenir aux lapins, si ça ne te dérange pas, dit-elle. En général, je suis derrière la chasse. (Elle lui fit un petit sourire.) Je crois que j'ai regardé *Bambi* une fois de trop.

Il rit. Oui, il la garderait. Elle abandonnait sans combattre. Un défi peut-être - il repensa à ce qu'elle lui avait dit concernant le sexe - mais pas un combat.

— Chasser fait partie de ce que nous sommes. Nous ne sommes pas des chats qui prolongeons la mise à mort, et les animaux que nous chassons ont besoin de la sélection naturelle pour garder

leurs troupeaux forts et en bonne santé. Mais si cela t'ennuie, tu peux suivre la chasse dans le Montana. Tu apprécieras tout de même la course.

Elle conduisit jusqu'à un digicode installé devant un portail de cèdre tirant sur le gris et saisit les quatre chiffres. Après une pause, la chaîne au sommet du portail commença à bouger, et le portail glissa le long du mur.

Il était venu ici deux fois auparavant. La première fois, c'était il y avait plus d'un siècle et la maison était à peine plus qu'une cabane. Il y avait alors une vingtaine d'hectares et l'Alpha était un petit Irlandais catholique du nom de Willie O'Shaughnessy qui s'était remarquablement bien entendu avec ses voisins, pour la plupart allemands et luthériens. La seconde fois, c'était au début du XXe siècle, pour les obsèques de Willie. Willie était âgé, presque autant que le Marrok. Parfois, une sorte de folie s'emparait de ceux qui vivaient trop longtemps. Quand les premiers signes s'étaient manifestés chez lui, Willie avait cessé de manger ; une démonstration de la force de caractère qui avait fait de lui

un Alpha. Charles se rappela le chagrin de son père au décès de Willie. Après cela, ils - Charles et son frère, Samuel - s'étaient inquiétés pendant des mois, redoutant que leur père décide de suivre Willie.

La maison de Willie et ses terres étaient passées à l'Alpha suivant, un loup-garou allemand qui avait épousé une des filles de O'Shaughnessy. Charles n'arrivait pas à se rappeler ce qui lui était arrivé, ni même son nom. Cependant il y avait eu plusieurs autres Alphas après lui, avant que Léo prenne le pouvoir.

Willie et une poignée de bons tailleurs de pierre allemands avaient construit la maison avec un talent qu'il aurait été impossible de rémunérer de nos jours. Le temps avait fait pourrir le bois des fenêtres qu'à l'époque il avait vues neuves.

Charles détestait se rappeler à quel point il était vieux.

Anna coupa le moteur et commença à ouvrir sa portière, mais il l'arrêta.

— Un instant.

Un soupçon de malaise frôlait les sens légués par sa mère, et il avait appris à y faire attention. Il regarda Anna et grimaça : elle était trop vulnérable. Si quelque chose lui arrivait, ils la découperaient en morceaux.

—Tu dois changer, lui dit-il. (Quelque chose en lui se détendit : il avait mis le doigt dessus.) Si quelque chose m'arrive, je veux que tu coures le plus vite possible, que tu trouves un lieu sûr, puis que tu appelles mon père et que tu lui dises de te sortir de là.

Elle hésita.

Ce n'était pas dans sa nature de s'expliquer. En tant que loup dominant dans la meute de son père, il devait rarement le faire. Pour elle, néanmoins, il ferait un effort.

—Il est important que tu sois en loup quand nous entrerons. (Il haussa les épaules.) J'ai appris à faire confiance à mon instinct.

—Très bien.

Cela lui prit un moment. Il eut le temps d'ouvrir son carnet et de regarder sa liste. Il avait dit à Justin que Léo pouvait avoir Isabelle et ses cinq premiers avec lui. D'après la liste

d'Anna, à part Isabelle, parmi les six, seul Boyd était sur la liste de noms que lui avait fournie son père. Si Justin était le premier lieutenant de Léo, alors aucun autre loup à part Léo n'était une menace pour lui.

La douleur que lui causait sa blessure lui fit reconsidérer cette pensée : aucun d'entre eux ne lui en donnerait pour son argent dans un combat à la régulière.

Anna finit de changer et s'assit en haletant bruyamment sur le siège du conducteur. Elle était superbe, songea-t-il. Noire comme du charbon avec une touche de blanc sur le museau. Elle était petite pour un loup-garou, mais toujours plus grande qu'un berger allemand. Ses yeux étaient clairs, bleu pâle, ce qui était étrange parce que ses yeux humains étaient bruns.

—Tu es prête? lui demanda-t-il.

Elle gémit en se mettant debout, ses griffes faisant de petits trous dans le siège en cuir. Elle s'ébroua comme si elle était mouillée, puis inclina la tête une fois.

Il ne vit personne les surveiller depuis les fenêtres, mais il y avait une petite caméra de sécurité intelligemment cachée dans une corniche en bois du porche. Il sortit du 4x4, s'assurant de ne pas montrer le moindre signe de douleur.

Il avait vérifié dans la salle de bains d'Anna, et ne pensait pas que la blessure le ralentirait sensiblement, maintenant que le pire de l'empoisonnement à l'argent était passé. Il avait envisagé de faire comme s'il était plus blessé qu'en réalité... et il l'aurait peut-être fait s'il avait été sûr que Léo était le responsable de toutes ces morts. Prendre l'air blessé pouvait conduire Léo à l'attaquer et Charles n'avait aucune intention de tuer Léo avant de savoir exactement ce qui s'était passé.

Il tint la porte du 4 x4 à Anna le temps qu'elle saute du véhicule, puis la ferma et marcha avec elle jusqu'à la maison. Il ne prit pas la peine de frapper à la porte ; ce n'était pas une visite de courtoisie.

À l'intérieur, la maison avait beaucoup changé. Les lambris sombres avaient été blanchis et les lampes électriques remplaçaient les vieux lustres à gaz. Anna marchait à ses côtés, mais il n'avait pas besoin de son assistance pour trouver le petit salon de réception, parce que c'était la seule pièce occupée.

Tout le reste de la maison avait peut-être changé, mais ils avaient laissé la fierté et la joie de Willie : l'immense cheminée de granit taillée à la main dominait toujours le petit salon. Isabelle, qui aimait être au centre de l'attention, était perchée sur le manteau poli rouge cerise. Léo était positionné juste devant elle. Justin se tenait à sa gauche, Boyd à sa droite. Les trois autres hommes que Charles lui avait laissés étaient assis sur de délicates chaises de l'époque victorienne. Tous, à part Léo, portaient des costumes sombres à fines rayures. Léo ne portait rien d'autre qu'un pantalon noir, montrant qu'il était bronzé et en bonne condition physique.

L'effet de leur menace conjointe était quelque peu atténué par le violet prune des tentures et des murs, et par Isabelle, qui portait un jean et une brassière de même couleur.

Charles fit deux pas dans la pièce et s'arrêta. Anna se pressa contre ses jambes, sans le déséquilibrer mais juste assez pour lui rappeler sa présence.

Personne ne parla, parce que c'était à lui de briser le silence en premier. Il prit une profonde inspiration et la retint, attendant de voir ce que ses sens lui disaient. Il avait reçu de sa mère plus que sa couleur de peau et ses traits, plus que la capacité à changer plus rapidement que les autres loups-garous. Elle lui avait donné la capacité de *voir*. Non pas avec ses yeux, mais avec son esprit tout entier.

Et la meute de Léo était gangrenée. Il pouvait sentir le mal.

Il regarda les yeux bleu ciel et limpides de Léo, et ne vit rien qu'il n'ait vu auparavant. Pas de trace de folie. Ce n'était pas lui, donc, mais quelqu'un de sa meute.

Il regarda les trois loups qu'il n'avait jamais rencontrés et il comprit ce qu'Anna avait voulu dire à propos de leur aspect. Léo n'était pas désagréable à regarder dans le genre viking, mais c'était un guerrier et ça se voyait. Boyd avait un nez en lame de couteau, et la coupe de cheveux militaire donnait à ses oreilles un air encore plus décollé qu'elles l'étaient en réalité.

Les autres loups, ceux que Charles ne connaissait pas, ressemblaient à des mannequins pour smokings de boutique de location. Mince et nerveux, la bonne corpulence pour mettre en valeur la coupe d'une veste. Malgré les différences de couleur, il y avait une certaine similitude chez eux.

Isabelle ramena ses pieds nus sous elle sur le manteau de la cheminée et poussa un profond soupir.

Il ignora son impatience parce qu'elle n'était pas importante à l'instant, Léo l'était.

Charles regarda l'Alpha dans les yeux.

—Le Marrok m'a envoyé te demander pourquoi tu vends tes enfants dans des cages.

À l'évidence, ce n'était pas la question à laquelle Léo s'attendait. Isabelle avait pensé que c'était à propos d'Anna, et Charles ne l'avait pas détrompée. Ils s'occuperaient d'Anna aussi, mais la question de son père était un meilleur point de départ parce qu'elle était inattendue.

—Je n'ai pas d'enfants, dit Léo.

Charles secoua la tête.

—Tous tes loups sont tes enfants, Léo, tu le sais. Il te revient de les aimer et de les nourrir, de les surveiller et de les protéger, de les guider et de les éduquer. Tu as vendu un jeune homme du nom d'Alan MacKenzie Frazier. À qui et pourquoi ?

—Il ne faisait pas partie de la meute. (Léo écarta les bras, paumes ouvertes.) Cela coûte cher de rendre heureux autant de loups en ville. J'avais besoin de cet argent. Je serai ravi de te communiquer le nom de l'acheteur, même si je pense qu'il n'agissait que comme intermédiaire.

Vrai. Tout était vrai. Mais Léo était très attentif à la manière de formuler ses réponses.

—Mon père veut le nom de cet homme et un moyen pour le contacter.

Léo fit un signe de tête à l'un des beaux garçons, qui passa devant Charles les yeux baissés, alors qu'il avait pris un instant pour jeter un regard furieux à Anna. Elle aplatit les oreilles et gronda.

Il n'avait pas réussi à la soumettre, songea Charles sans le moindre remords.

—Que puis-je faire d'autre pour toi ? demanda poliment Léo.

Tous les loups de Léo avaient utilisé le tour d'Isabelle avec le parfum, mais Charles avait un excellent nez et Léo était...

triste.

—Tu n'as pas mis à jour la liste des membres de ta meute depuis cinq ou six ans, dit Charles, s'étonnant de la réaction de Léo.

On l'avait déjà accueilli avec méfiance, colère, ou encore peur, mais jamais avec tristesse.

—J'ai pensé que tu le remarquerais. Est-ce qu'Anna et toi avez comparé vos listes ? Oui, j'ai eu droit à une tentative de coup d'État que j'ai dû réprimer un peu durement.

La vérité, mais, de nouveau, pas en entier. Léo savait aussi bien qu'un avocat comment s'accommoder de la vérité et s'en servait pour le conduire sur une fausse piste.

— Est-ce la raison pour laquelle tu as tué toutes les femmes de ta meute ? Est-ce qu'elles se sont rebellées contre toi ?

—Il n'y avait pas beaucoup de femmes, il n'y en a jamais beaucoup.

Encore. Il y avait quelque chose qu'il ne saisissait pas. Léo n'était pas le loup qui avait attaqué le jeune Frazier, c'était Justin.

Le jeune loup revint et tendit à Charles un bout de papier avec un nom et un numéro de téléphone écrits à l'encre violette.

Charles le fourra dans sa poche puis acquiesça.

—Tu as raison. Il n'y a pas assez de femmes... donc celles que nous avons doivent être protégées, non pas tuées. Les as-tu tuées toi-même ?

—Toutes les femmes ? Non.

—Lesquelles as-tu tuées ?

Léo ne répondit pas, et Charles sentit son loup se ragailleardir alors que la chasse commençait.

—Tu n'as pas tué toutes les femmes, dit Charles.

Il regarda les hommes parfaits comme des mannequins et Justin, qui était assez beau mais semblait inachevé.

Léo protégeait quelqu'un. Charles leva les yeux vers Isabelle, qui aimait les hommes beaux.

Isabelle, qui était plus âgée que le vieux Willie

O'Shaughnessy quand il avait commencé à devenir fou.

Il se demanda depuis combien de temps Léo savait qu'elle était folle.

Son regard revint vers l'Alpha.

—Tu aurais dû demander de l'aide au Marrok.

Léo secoua la tête.

—Tu sais ce qu'il aurait fait. Il l'aurait tuée.

Charles aurait vraiment aimé voir ce qu'Isabelle était en train de faire, mais il ne pouvait pas se permettre de détourner le regard de Léo : un loup acculé était un loup dangereux.

—Combien de personnes sont mortes à la place ?

Combien de membres de ta meute ont disparu

? Les femmes qu'elle a tuées par jalousie, et leurs compagnons que tu as tués pour la protéger ? Les loups qui se sont rebellés devant ce que vous deux étiez en train de faire ? Combien ?

Léo releva le menton.

—Aucun depuis trois ans.

La rage montra son visage monstrueux.

—Oui, approuva Charles très doucement. Pas depuis que tu as fait attaquer une femme sans défense par ta petite frappe et que tu l'as fait changer sans son consentement. Une femme que tu as ensuite entrepris de brutaliser.

—Si je l'avais protégée, Isabelle l'aurait détestée, expliqua Léo. A la place, j'ai forcé Isabelle à la protéger. Ça a marché, Charles. Isabelle est stable depuis trois ans.

Jusqu'à ce qu'elle vienne chez Anna aujourd'hui et se rende compte que Charles s'intéressait à cette dernière. Isabelle n'avait jamais aimé que quiconque fasse attention aux autres femmes en sa présence.

Il risqua un coup d'œil et vit que, même si elle n'avait pas bougé du manteau de la cheminée, Isabelle avait de nouveau laissé ses jambes pendre dans le vide, afin de pouvoir sauter rapidement si elle le souhaitait. L'expression de son regard avait changé et elle guettait avec impatience

l'inélucluctable déchaînement de violence qui allait arriver. Elle se passait la langue sur les lèvres et se tortillait d'impatience.

Charles se sentit écoeuré par tout ce gâchis. Il tourna de nouveau son attention vers l'Alpha.

— Pas de morts parce que tu avais un Oméga pour l'apaiser. Et parce qu'elle n'était en compétition avec aucune femelle, à part Anna, qui ne voulait d'aucun de tes loups, après qu'ils l'eurent violée sur tes ordres.

—Anna est restée en vie grâce à ça, insista Léo. Elles sont toutes les deux restées en vie grâce à ça. (Il baissa la tête, appelant sa protection.) Dis à ton père qu'elle est stable. Dis-lui que je m'assurerai qu'elle ne blesse personne d'autre.

—Elle a essayé de tuer Anna, aujourd'hui, dit Charles doucement. Et si elle ne l'avait pas fait...

Elle est folle, Léo.

Il vit la dernière trace d'espoir quitter le visage de Léo. L'Alpha savait que Charles ne laisserait pas Isabelle vivre : elle était trop dangereuse, trop imprévisible. Léo savait qu'il était mort, lui aussi. Il avait trop œuvré pour sauver sa compagne.

Léo attaqua sans prévenir mais Charles était prêt à le recevoir. Léo n'était pas le genre de loup à accepter la mort sans combattre. Dans cette bataille, personne ne se soumettrait.

Mais ils savaient tous deux qui allaient gagner.

Anna était restée figée sous le choc des révélations de Léo, mais elle revint à elle quand Léo attaqua. Elle ne put retenir le petit jappement qu'elle poussa, pas plus qu'elle ne pouvait s'empêcher de bondir instinctivement pour protéger Charles.

Deux fortes mains d'ouvrier l'agrippèrent par la peau du cou et la tirèrent en arrière malgré ses griffes qui glissaient sur le parquet.

—Reste ici. (Le grondement de Boyd atteignit ses oreilles.) Calme. Ce n'est pas ton combat.

Sa voix, à laquelle elle avait l'habitude d'obéir, la calma et lui permit de réfléchir. Le fait que Charles évite le premier coup

de Léo avec un mouvement minimal des épaules l'aida également.

Les autres loups s'étaient levés et une partie d'elle-même nota que Justin scandait : « Tue-le, tue-le. » Elle n'était pas sûre de savoir quel loup il voulait voir mourir. Il détestait Léo parce qu'il le contrôlait et parce qu'il était le compagnon d'Isabelle. Peut-être se fichait-il de savoir lequel des deux allait mourir.

Léo frappa à trois reprises en une succession de coups rapides, ratant sa cible chaque fois. Il avait asséné le dernier coup et, quand celui-ci ne porta pas, il dut faire un pas en avant maladroit.

Charles tira parti de son déséquilibre, marcha sur Léo et, avec des mouvements gracieux qu'elle pouvait à peine suivre, fit quelque chose à l'épaule de l'Alpha qui lui arracha un rugissement de rage et de douleur.

Les événements suivants se produisirent si rapidement qu'Anna ne fut jamais sûre de l'ordre dans lequel ils s'étaient déroulés.

Il y eut une rapide double détonation. Boyd relâcha sa prise sur sa fourrure tout en poussant un juron, et Isabelle éclata d'un rire hystérique.

Il suffit d'un coup d'œil à Anna pour voir ce qui s'était passé. Isabelle tenait un pistolet, regardant le combat, attendant une nouvelle ouverture pour tirer sur Charles.

Anna se libéra de la prise relâchée de Boyd et courut à toute vitesse de l'autre côté de la pièce.

— Stop, Anna, dit durement Isabelle depuis le manteau de la cheminée en la regardant bien en face.

Elle était tellement certaine de la soumission d'Anna qu'elle n'attendit même pas de s'assurer qu'elle obéirait avant de reporter son attention sur les combattants.

Anna sentit la force de l'ordre d'Isabelle alors qu'il glissait sur elle comme un coup de vent qui lui hérissait le poil. Cela ne la ralentit pas.

Elle ramena ses pattes arrière sous elle et prit son élan. Ses dents se refermèrent sur le bras d'Isabelle, et elle sentit un os craquer avec un bruit qui satisfait la colère du loup. La force de son saut était telle qu'elle fit tomber Isabelle du

manteau haut de près de deux mètres et la cogna contre la cheminée alors qu'elles s'écroulaient toutes les deux, les mâchoires d'Anna toujours verrouillées sur le bras qui avait tenu le pistolet.

Elle s'accroupit là, attendant qu'Isabelle fasse quelque chose, mais l'autre femme restait allongée. Quelqu'un arriva derrière elles, et Anna gronda une mise en garde.

—Doucement, dit Boyd.

Sa voix calme l'atteignait alors que les ordres d'Isabelle ne l'avaient pas fait.

Il lui posa une main sur le dos et elle grogna plus fort, mais il ne fit pas attention à elle : il regardait Isabelle.

—Morte, grogna-t-il. Ça lui apprendra à oublier que tu n'es pas un autre de ces loups soumis qui doivent l'écouter. Laisse-la, Anna. Tu lui as fracassé la tête sur la cheminée. Elle est morte.

Mais quand Anna la lâcha à contrecœur, Boyd s'assura qu'Isabelle était bien morte en lui tournant la tête jusqu'à ce que son cou craque avec un bruit écœurant. Il ramassa le pistolet par terre.

Fixant le corps brisé d'Isabelle, Anna commença à trembler. Elle leva la patte, mais elle ne savait plus si elle voulait s'approcher ou s'éloigner. Une chaise lui heurta le flanc, lui rappelant que le combat n'était pas fini, et qu'Isabelle avait tiré deux fois sur Charles.

S'il était blessé, il n'en montrait pas le moindre signe. Il bougeait aussi facilement qu'au début, et Léo titubait, un bras inerte pendant le long du corps. Charles glissa derrière lui, le frappa à la nuque du tranchant de la main, et Léo s'effondra comme un cerf-volant quand le vent tombe.

Boyd, qui se tenait toujours à côté d'elle, émit un léger cri plaintif auquel firent écho les autres loups qui pleuraient la mort de leur Alpha.

Sans en tenir compte, Charles s'agenouilla près de Léo et, tout comme Boyd l'avait fait avec Isabelle, s'assura que la nuque brisée l'était définitivement.

Il restait là, agenouillé comme un homme qui fait une demande en mariage. Il pencha la tête et tendit de nouveau la main, cette fois-ci pour caresser le visage du mort.

Le mouvement de Justin fut si rapide qu'Anna n'eut aucune chance de lancer un avertissement.

Elle n'avait même pas remarqué qu'il avait pris sa forme de loup. Il percuta Charles comme un bélier et le projeta au sol en s'affalant sur lui.

Mais si Anna était pétrifiée, ce n'était pas le cas de Boyd. Il tira dans l'œil de Justin une fraction de seconde avant que ce dernier atteigne Charles.

En un instant tout fut fini.

Boyd libéra Charles du corps inerte de Justin, et jeta celui-ci sur le côté. Anna ne se rappelait pas avoir bougé, mais soudain elle fut à cheval sur Charles grognant sur Boyd.

Il recula lentement, les mains levées et vides. Le pistolet était coincé dans la ceinture de son pantalon.

Dès qu'elle sentit que Boyd n'était plus une menace, Anna tourna son attention vers Charles. Il était allongé face contre terre sur le sol, couvert de sang ; d'après son odorat c'était en partie le sang de Boyd... mais aussi en partie celui de Charles.

Malgré la manière dont il avait combattu Léo, Isabelle l'avait touché au moins une fois, elle pouvait voir la blessure sanglante dans son dos. Sous sa forme de loup, elle ne pouvait pas l'aider, et changer lui prendrait trop de temps.

Elle jeta un coup d'œil à Boyd.

Il haussa les épaules.

—Je ne peux pas l'aider tant que je ne suis pas plus près de lui.

Elle le dévisagea, le défiant du regard comme elle ne l'aurait jamais fait avant. Cela ne sembla pas le déranger. Il attendit juste qu'elle prenne sa décision. Le loup ne voulait confier son compagnon à personne mais elle savait qu'elle n'avait pas le choix.

Elle sauta par-dessus le corps de Charles, laissant le champ libre à Boyd. Mais elle ne put s'empêcher de gronder féroce­ment quand il le retourna pour vérifier ses blessures. Il trouva une autre plaie par balle dans son mollet gauche.

Boyd posa sa veste de costume et arracha sa chemise,

éparpillant les boutons tout autour de lui.

Il déchira la chemise de soie en bandes puis, comme il pensait Charles avec une rapidité née de l'expérience, il commença à donner des ordres.

— Holden, appelle le reste de la meute. Commence par Rashid. Dis-lui d'apporter tout ce dont il aura besoin pour traiter une blessure par balle en argent... les deux balles sont sorties. Quand tu auras fini, appelle le Marrok et raconte-lui ce qui s'est passé. Tu pourras trouver son numéro dans le carnet d'adresses d'Isabelle, dans le tiroir de la cuisine sous le téléphone.

Anna geignit. Les deux tirs d'Isabelle l'avaient touché.

—Il ne va pas mourir, lui dit Boyd en nouant le dernier bandage. (Il jeta un coup d'œil à la pièce et poussa un juron.) Cet endroit ressemble à la dernière scène de *Hamlet*. Gardner, toi et Simon commencez à ranger ce bordel. Emmenons Charles dans un lieu plus calme. Il sera de méchante humeur quand il se réveillera, et tout ce sang ne l'aidera pas.

Il prit Charles. Puis le porta hors de la pièce, Anna sur ses talons.

De nouveau sous forme humaine, Anna était étendue sur le lit à côté de Charles. Rashid, qui était un vrai médecin tout autant qu'un loup-garou, était venu et reparti, remplaçant les bandages artisanaux de Boyd par d'autres qui semblaient plus stériles. Il dit à Anna que Charles était inconscient à la suite de la perte de sang.

Boyd était entré ensuite, et lui avait conseillé de sortir avant que Charles se réveille. La pièce était renforcée pour retenir un loup enragé, pas Anna.

Il n'avait pas argumenté quand elle avait refusé. Il avait juste claqué la porte derrière lui en partant. Elle attendit qu'il soit sorti et changea. Il y avait des vêtements dans l'armoire démodée ; beaucoup de choses en taille unique. Elle trouva un tee-shirt et un jean qui ne lui allaient pas trop mal.

Charles ne remarqua pas quand elle monta sur le lit à ses côtés. Elle posa la tête près de la sienne sur l'oreiller et l'écouta respirer.

Il ne se réveilla pas tranquillement. Un instant il était inerte et

le suivant il avait bondi sur ses pieds. Elle ne l'avait jamais vu se transformer et, même si elle savait que son changement était miraculeusement rapide, elle ne savait pas que c'était si beau. Cela commença par ses pieds, puis,

comme une couverture de fourrure rousse, le changement s'enroula autour de son corps, laissant derrière lui un loup-garou malveillant et très en colère, qui perdait du sang et ses bandages.

Il balaya la pièce de ses yeux jaunes, remarquant la porte fermée, les barreaux aux fenêtres, puis elle.

Elle resta très tranquille, le laissant assimiler son environnement et constater qu'il n'y avait pas de menace. Quand il la regarda une seconde fois, elle s'assit et vint s'occuper de ses bandages.

Il lui grogna dessus, et elle lui donna une légère tape sur le nez.

—Tu as perdu assez de sang pour aujourd'hui. Les bandages ne montrent pas plus ta faiblesse que le fait de saigner partout. Et au moins comme ça, tu ne vas pas abîmer la moquette.

Quand elle eut fini, elle enroula ses doigts dans la fourrure de son cou et pencha la tête vers la sienne.

—J'ai cru que je t'avais perdu.

Il supporta son étreinte une minute avant de se libérer en gigotant. Il descendit du lit et marcha vers la porte.

—Elle est blindée, lui dit-elle, sautant du lit et avançant à pas feutrés derrière lui.

Il la regarda avec patience.

Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit sur un homme mince à l'aspect ordinaire, qui semblait avoir tout juste la vingtaine. Il s'assit sur ses talons et regarda Charles dans les yeux avant de lui jeter un coup d'œil à elle.

La force de caractère dans ses yeux la frappa comme un coup à l'estomac, aussi ne fut-elle pas entièrement surprise quand elle reconnut sa voix.

— Frappé trois fois par une balle en une journée, murmura le Marrok. Je pense que Chicago a été plus dure avec toi que d'habitude, mon fils. Je ferais mieux de te ramener à la maison, tu ne crois pas ?

Elle ne savait pas quoi dire, aussi elle garda le silence. Elle posa sa main sur le dos de Charles et déglutit.

Charles regarda son père.

—Tu lui as demandé ?

Un grondement sourd monta de la poitrine de Charles.

Le Marrok rit et se releva.

—Je vais quand même lui demander. Tu es Anna ?

Ce n'était pas vraiment une question. Sa gorge était trop sèche pour qu'elle puisse dire quoi que ce soit, alors elle acquiesça de la tête.

—Mon fils voudrait que tu nous accompagnes dans le Montana. Je te garantis que, si quelque chose ne te plaît pas, je m'en occuperai pour que tu puisses t'installer là où tu le souhaiteras.

Charles grogna et Bran leva un sourcil comme il le regardait.

—Je suis le Marrok, Charles. Si la jeune fille veut aller ailleurs, elle est libre.

Anna s'appuya contre la hanche de Charles.

—Je crois que j'aimerais bien voir le Montana, dit-elle.

Retrouvez la suite dans Alpha et Oméga : Le cri du loup